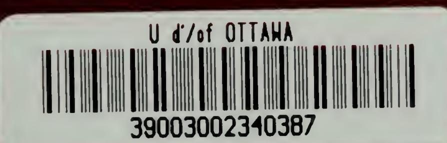

P.D.


U d'/of OTTAWA
39003002340387



LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE.

Œuvres de X. De Maistre. T. II. Titre.



Chasselat inv. Mme. Court née Baquoy sculp.

N'avancez pas . . . . . . vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre.

Père et fils, Rue Richelieu N°47 (bis)

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. LE COMTE

XAVIER DE MAISTRE,

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE PAR L'AUTEUR,

ET ACCOMPAGNÉE DE TROIS BELLES GRAVURES.



Tome Second.

LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE.

LES PRISONNIERS DU CAUCASE.

LA JEUNE SIBÉRIENNE.



PARIS.

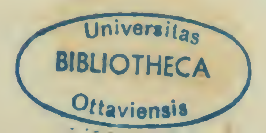
DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, ÉDITEURS,

rue Saint-Louis, nº 46,

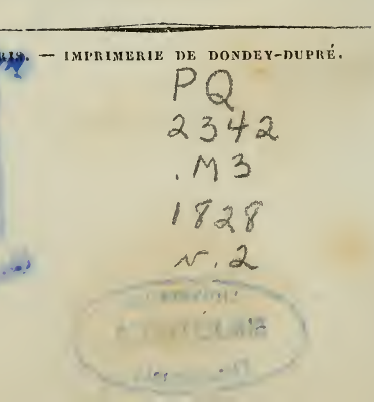
ET RUE RICHELIEU, Nº 47 bis.

M DCCC XXVIII.





PARIS. — IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.


PQ
2342
.M3
1828
v.2

LE

LÉPREUX

DE LA

CITÉ D'AOSTE

Ah! little think the gay licentious proud,
Whom pleasure, power, and affluence surround...
Ah! little think they, while they dance along...
How many pine!... how many drink the cup
Of baleful grief!... how many shake
With all the fiercer tortures of the mind!

(THOMPSON'S SEASONS. *The Winter.*)

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompl02mais

LE LÉPREUX

DE

La Cité d'Aoste.

LA partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par les remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant inté-

resser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville, on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marcie de Bragance, son épouse : de là le nom de *Bramafan* (qui signifie *cri de la faim*), donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique, et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu : on l'appelle

la Tour de la Frayeur, parce que le peuple la crut long-tems habitée par des revenans. Les vieilles femmes de la cité d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche, tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement, et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agrémens dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance ; et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instrumens nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait de-

puis long-tems, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre, qui de tems en tems allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui, chaque semaine, lui apportait ses provisions de l'hôpital. — Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour, par hasard, auprès du jardin du lépreux, dont la porte était entr'ouverte, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre, et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste : *Qui est là, et que me veut-on?* Excusez un étran-

ger, répondit le militaire, auquel l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler. *N'avancez pas*, répondit l'habitant de la tour, en lui faisant signe de la main, *n'avancez pas, vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre.* Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point; je n'ai jamais fui les malheureux : cependant, si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

Soyez le bien venu, dit alors le lépreux en se retournant tout-à-coup, *et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé.* Le militaire fut quelque tems immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet

infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré. Je resterai volontiers, lui dit-il, si vous agréez la visite d'un homme que le hasard conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient.

LE LÉPREUX.

De l'intérêt !... Je n'ai jamais excité que la pitié.

LE MILITAIRE.

Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.

LE LÉPREUX.

C'en est une grande pour moi de voir

des hommes, d'entendre le son de la voix humaine qui semble me fuir.

LE MILITAIRE.

Permettez-moi donc de converser quelques momens avec vous, et de parcourir votre demeure.

LE LÉPREUX.

Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage.) Passez, ajouta-t-il, ici au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire; vous en trouverez

d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes, et j'ai tâché de les faire doubler, et de les embellir par la culture.

LE MILITAIRE.

En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout-à-fait nouveau pour moi.

LE LÉPREUX.

Remarquez ce petit buisson de roses, c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie.

LE MILITAIRE.

Il devrait être l'emblême de l'ingratitude.

LE LÉPREUX.

Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courrez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir ; mais je ne les touche jamais.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc ?

LE LÉPREUX.

Je craindrais de les souiller, et je n'oserais plus les offrir.

LE MILITAIRE.

A qui les destinez-vous ?

LE LÉPREUX.

Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfans de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer

ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi : *Bonjour, Lépreux*, me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu.

LE MILITAIRE.

Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes ; voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.

LE LÉPREUX.

Les arbres sont encore jeunes : je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne que j'ai fait monter jusqu'au des-

sus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir; c'est ma place favorite... Montez le long de ces pierres; c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur.

LE MILITAIRE.

Le charmant réduit! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire.

LE LÉPREUX.

Aussi je l'aime beaucoup: je vois ici la campagne et les laboureurs dans les champs; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne.

LE MILITAIRE.

J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert.

LE LÉPREUX.

La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.

LE MILITAIRE.

Quelle suite d'événemens vous amena dans cette retraite? Ce pays est-il votre patrie?

LE LÉPREUX.

Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.

LE MILITAIRE.

Avez-vous toujours vécu seul?

LE LÉPREUX.

J'ai perdu mes parens dans mon enfance et je ne les connus jamais : une

sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.

LE MILITAIRE.

Infortuné!

LE LÉPREUX.

Tels sont les desseins de Dieu.

LE MILITAIRE.

Quel est votre nom, je vous prie?

LE LÉPREUX.

Ah! mon nom est terrible! Je m'ap-

pelle *le Lépreux !* On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis *le Lépreux;* voilà le seul titre que j'ai à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis!

LE MILITAIRE.

Cette sœur que vous avez perdue vivait-elle avec vous?

LE LÉPREUX.

Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle

partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.

LE MILITAIRE.

Quelles peuvent être maintenant vos occupations, dans une solitude aussi profonde?

LE LÉPREUX.

Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.

LE MILITAIRE.

Ah! vous connaissez peu ce monde

qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez : cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante ; j'ai de la peine à la concevoir.

LE LÉPREUX.

Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix. L'Imitation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence par éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complétement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jar-

din et de mon parterre m'occupe suffisamment : pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes ; je travaille à me faire des habits; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et, lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

LE MILITAIRE.

Elle devrait vous paraître un siècle.

LE LÉPREUX.

Les maux et les chagrins font paraître

les heures longues, mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature : toutes mes idées alors sont vagues, indécises ; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler ; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent ; ces différens aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est

un ami que je vois avec plaisir tous les jours.

LE MILITAIRE.

J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console ; je m'affectionne aux rochers et aux arbres, et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

LE LÉPREUX.

Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont,

pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour : aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en impose cependant davantage à mes sens : je ne puis voir ces masses énormes recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence; de ce nombre est l'ermitage que vous

voyez là-haut sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un plaisir singulier à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des tems plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître

en moi le sentiment de l'espérance; mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée, où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

LE MILITAIRE.

Avec une ame ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée, et pour ne pas vous abandonner au désespoir.

LE LÉPREUX.

Je vous tromperais en vous laissant croire que je sois toujours résigné à

mon sort; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli : ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissans de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent, malgré moi, dans un océan de désirs chimériques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.

LE MILITAIRE.

Si je pouvais vous faire lire dans mon

ame, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant.

LE LÉPREUX.

En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité ; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux ; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errans ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'é-

claire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printems, lorsque le vent de Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer; et, du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses

heureux habitans qui me connaissent à peine; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami! Mais les arbres sont muets; leur froide écorce me repousse; elle n'a rien de commun avec mon cœur qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourmens; et la prière ramène un peu de calme dans mon ame.

LE MILITAIRE.

Ainsi, pauvre malheureux, vous souf-

frez à la fois tous les maux de l'ame et du corps !

LE LÉPREUX.

Ces derniers ne sont pas les plus cruels !

LE MILITAIRE.

Ils vous laissent donc quelquefois du relâche ?

LE LÉPREUX.

Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage ; la maladie diminue ensuite, et semble changer de nature : ma peau se des-

sèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal ; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.

LE MILITAIRE.

Quoi ! le sommeil même vous abandonne !

LE LÉPREUX.

Ah ! monsieur, les insomnies ! les insomnies ! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non ! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent

à mesure que la nuit s'avance, et, lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir : mes pensées se brouillent ; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes momens. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond ; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux ; mais, pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncèlent et menacent de

m'engloutir; et, lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux.

LE MILITAIRE.

Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire.

LE LÉPREUX.

Vous croyez que cela peut venir de la

fièvre ? Ah ! je voudrais bien que vous dissiez vrai : j'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre !

LE MILITAIRE.

Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.

LE LÉPREUX.

Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. — Mais ne crai-

gnez-vous point de vous trouver si près de moi ? Asseyez-vous ici, sur cette pierre ; je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc ? Non, vous ne me quitterez point ; placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du lépreux, qui la retira avec vivacité.)

LE LÉPREUX.

Imprudent ! vous alliez saisir ma main !

LE MILITAIRE.

Eh bien ! je l'aurais serrée de bon cœur.

LE LÉPREUX.

Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne.

LE MILITAIRE.

Quoi donc ! hormis cette sœur, dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables ?

LE LÉPREUX.

Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre.

LE MILITAIRE.

Vous me faites frémir !

LE LÉPREUX.

Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.

LE MILITAIRE.

Parlez, parlez, homme intéressant ! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous, et vous aidait à supporter vos souffrances.

LE LÉPREUX.

C'était le seul lien par lequel je tenais

encore au reste des humains ! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son ame était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordi-

nairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.

LE MILITAIRE.

Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte?

LE LÉPREUX.

Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus : son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus

grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé : c'était alors une haie de houblons que j'entretenais avec soin, et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.

LE MILITAIRE.

On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait.

LE LÉPREUX.

Mais du moins je n'étais pas seul alors; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais à l'aube du jour prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il

ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelque branche d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre : mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait

pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement ! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler, mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles. Mes yeux étaient pleins de lar-

mes : qui n'eût été touché d'une telle affection? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux; que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée; car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

LE MILITAIRE.

Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie!

LE LÉPREUX.

Je fus long-tems dans une espèce de

stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune : lorsqu'enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.

LE MILITAIRE.

Un crime ! je ne puis vous en croire capable.

LE LÉPREUX.

Cela n'est que trop vrai, et, en vous racontant cette époque de ma vie, je

sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi : cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin. Depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous : ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que, depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi.

Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde; mais il était encore un trésor pour la maison du lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée, en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle*, et son nom qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaîté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitans de la ville s'en alarmèrent et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie; ils se détermi-

nèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitans, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la *Doire ;* mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris et je rentrai dans la tour plus mort que vif; mes genoux tremblans ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit,

dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir, dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile; et, quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque, le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici, sur cette pierre, où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque tems sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces

deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies; ils marchaient lentement : leurs bras étaient entrelacés. Tout-à-coup je les vis s'arrêter : la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux, qui la serra dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je? L'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur; jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de

la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre. Des vieillards, des femmes, des enfans les entouraient : j'entendais le murmure confus de la joie; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtemens, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle; les tourmens de l'enfer étaient entrés dans mon cœur : je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours; c'est

donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours ! L'Éternel a répandu le bonheur; il l'a répandu à torrens sur tout ce qui respire ; et moi, moi seul! sans aide, sans amis, sans compagne... Quelle affreuse destinée !

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur, je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est point de bonheur

pour toi sur la terre ; meurs, infortuné, meurs! assez long-tems tu as souillé la terre par ta présence ; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence! Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne ; j'errai quelque tems dans l'ombre autour de mon habitation : des hurlemens involontaires sortaient de ma poitrine oppressée, et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans

ma demeure, en criant : Malheur à toi, lépreux ! malheur à toi ! Et, comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : Malheur à toi ! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta long-tems après : Malheur à toi !

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarmens et des branches sèches. C'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort : son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois ; je

sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtemens épars dans la chambre : les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : « Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle ; souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses. » En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout-à-coup à mes yeux dessillés ; je m'approchai en tremblant du livre sacré : Voilà, voilà, m'écriai-je, le se-

cours qu'elle m'a promis ! et comme je retirai la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrens : tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant. Je pressai long-tems cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire, et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus, en sanglotant, ces paroles qui seront éternellement gravées dans mon cœur : « *Mon frère, je vais bientôt te quitter ; mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi ; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec*

résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde : alors je pourrai te montrer toute mon affection ; rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie ; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu pusses vivre et mourir en bon chrétien ! » Lettre chérie ! elle ne me quittera jamais : je l'emporterai avec moi dans la tombe : c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je

vis un nuage se répandre sur ma vue, et, pendant quelque tems, je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre; je la contemplai long-tems avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la

voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon ame finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces momens affreux lorsque ma sœur vivait; il me suffisait de la savoir près de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage.

Compatissant étranger ! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre

seul ! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie ; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.

LE MILITAIRE.

Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdîtes ?

LE LÉPREUX.

Elle avait à peine vingt-cinq ans ; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait : c'était l'image

de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir.

LE MILITAIRE.

Vous l'avez perdue bien jeune !

LE LÉPREUX.

Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis ; depuis quelque tems, je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée ; de fré-

quens évanouissemens menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue que je ne voulus pas la quitter : elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir ; un cruel pressentiment m'agitait ! « Pourquoi pleures-tu ? me disait-elle, pourquoi t'affliger ainsi ? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses. »

Quelques instans après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans

son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. « Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel. » Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. « Soutiens-moi seulement, me dit-elle, j'aurai peut-être encore la force de marcher. » Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers : je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle ; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de tems en

tems et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau : j'en apportai dans sa coupe ; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. « Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête, ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère ; aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisans. » Ce fut les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein ; je récitai la prière des agonisans : « Passe à l'éternité ! lui disais-je, ma chère sœur, délivre-toi de la vie ; laisse cette dépouille dans mes bras ! » Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte

de la nature; elle s'éteignit enfin doucement, et son ame se détacha sans effort de la terre.

Le lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains; la douleur ôtait la voix au voyageur. Après un instant de silence, le lépreux se leva. *Étranger*, dit-il, *lorsque le chagrin ou le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la cité d'Aoste; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile.*

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au lépreux, accordez-moi la faveur de ser-

rer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort. Le lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et levant les yeux et les mains au ciel : *Dieu de bonté !* s'écria-t-il, *comble de tes bénédictions cet homme compatissant !*

Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir; nous ne nous reverrons peut-être pas de bien long-tems ; ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois ? une semblable relation pourrait vous distraire et me ferait un grand plaisir à moi-même. Le lépreux réfléchit quelque tems. *Pourquoi*, dit-il enfin, *chercherais-je à me faire illusion? Je ne dois avoir d'autre société que*

moi-même, d'autre ami que Dieu; nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger, soyez heureux... Adieu pour jamais! Le voyageur sortit. Le lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.

FIN DU LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE.

LES PRISONNIERS DU CAUCASE.

Œuvres de X. De Maistre. T II. Pl II.

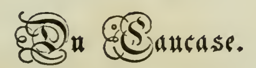


Il saisit tout à coup la hache derrière Ibrahim et lui en asséna un si terrible coup sur la tête.........

Père et fils, Rue Richelieu N°47 (bis)

LES

PRISONNIERS



LES

PRISONNIERS

DU CAUCASE.

Les montagnes du Caucase sont, depuis long-tems, enclavées dans l'empire de Russie sans lui appartenir. Leurs féroces habitans, séparés par le langage et par des intérêts divers, forment un grand nombre de petites peuplades, qui ont peu de relations politiques entre elles, mais qui sont toutes animées par le même amour de l'indépendance et du pillage.

Une des plus nombreuses et des plus redoutables est celle des Tchetchenges, qui habitent la grande et la petite Kabarda, provinces dont les hautes vallées s'étendent jusqu'aux sommités du Caucase. Les hommes en sont beaux, courageux, intelligens, mais voleurs et cruels, et dans un état de guerre presque continuel avec les troupes *de la ligne* [1].

C'est au milieu de ces hordes dangereuses et au centre même de cette immense chaîne de montagnes, que la Russie a établi un chemin de commu-

[1] On désigne par ce mot la suite des postes gardés par les troupes russes entre la mer Caspienne et la mer Noire, depuis l'embouchure du Tereck jusqu'à celle du Cuban.

nication avec ses possessions d'Asie. Des redoutes, placées de distance en distance, assurent la route jusqu'en Géorgie; mais aucun voyageur n'oserait se basarder à parcourir seul l'espace qui les sépare. Deux fois par semaine, un convoi d'infanterie, avec du canon et un parti considérable de cosaques, escorte les voyageurs et les dépêches du gouvernement. Une de ces redoutes, située au débouché des montagnes, est devenue une petite bourgade assez peuplée. Sa situation lui a fait donner le nom de *Wladi-Caucase*[1] : elle sert de résidence au commandant des troupes qui font

[1] *Wladi-Caucase* vient du verbe russe *wladeti*, qui signifie *commander, dominer*.

le pénible service dont il vient d'être parlé.

Le major Kascambo, du régiment de Wologda, gentilhomme russe, d'une famille originaire de la Grèce, devait aller prendre le commandement du poste de Lars dans les gorges du Caucase. Impatient de se rendre à son poste et brave jusqu'à la témérité, il eut l'imprudence d'entreprendre ce voyage avec l'escorte d'une cinquantaine de cosaques dont il disposait, et l'imprudence, plus grande encore, de parler de son projet et de s'en vanter avant de l'exécuter.

Les Tchetchenges qui sont près des frontières, et qu'on appelle Tchetchenges pacifiques, sont soumis à la Russie,

et ont, en conséquence, un libre accès à Mosdok; mais la plupart conservent des relations avec les montagnards et sont bien souvent de moitié dans leurs brigandages. Ces derniers, informés du voyage de Kascambo et du jour même de son départ, se portèrent en grand nombre sur son passage et lui dressèrent une embuscade. A vingt verstes environ de Mosdok, au détour d'une petite colline couverte de broussailles, il fut attaqué par sept cents hommes à cheval. La retraite était impossible : les cosaques mirent pied à terre et soutinrent l'attaque avec beaucoup de fermeté, espérant être secourus par les troupes d'une redoute qui n'était pas très-éloignée.

Les habitans du Caucase, quoique individuellement très-courageux, sont incapables d'attaquer en masse, et sont par conséquent peu dangereux pour une troupe qui fait bonne contenance; mais ils ont de bonnes armes et tirent fort juste. Leur grand nombre, dans cette occasion, rendait le combat trop inégal. Après une assez longue fusillade, plus de la moitié des cosaques furent tués ou mis hors de combat; le reste s'était fait, avec les chevaux morts, un rempart circulaire derrière lequel ils tirèrent leurs dernières cartouches. Les Tchetchenges, qui ont toujours avec eux, dans leurs expéditions, des déserteurs russes, dont ils se servent au besoin comme d'interprètes, faisaient crier aux

cosaques : « Livrez-nous le major, ou » vous serez tués jusqu'au dernier. » Kascambo, voyant la perte certaine de sa troupe, résolut de se livrer lui-même pour sauver la vie à ceux qui restaient : il remit son épée à ses cosaques et s'avança seul vers les Tchetchenges dont le feu cessa aussitôt, leur but n'étant que de le prendre vivant pour obtenir une rançon. A peine se fut-il livré aux ennemis, qu'il vit paraître de loin le secours qu'on lui envoyait : il n'était plus tems; les brigands s'éloignèrent avec rapidité.

Son denchik [1] était resté en arrière avec le mulet qui portait l'équipage du

[1] Domestique soldat.

major. Caché dans un ravin, il attendait l'issue du combat, lorsque les cosaques le rencontrèrent et lui apprirent le malheur de son maître. Le brave domestique résolut aussitôt de partager son sort, et s'achemina du côté par où les Tchetchenges s'étaient retirés, conduisant son mulet avec lui, et se dirigeant sur la trace des chevaux. Lorsqu'il commençait à la perdre dans l'obscurité, il rencontra un traîneur ennemi qui le conduisit au rendez-vous des Tchetchenges.

On peut se faire une idée du sentiment qu'éprouva le prisonnier, en voyant son denchik venir volontairement partager son mauvais sort. Les Tchetchenges se distribuèrent aussitôt le butin qu'on

leur amenait : ils ne laissèrent au major qu'une guitare qui se trouvait dans son équipage, et qu'on lui rendit par dérision. Ivan (c'était le nom du denchik [1]) s'en empara, et refusa de la jeter, comme son maître le lui conseillait. « Pourquoi » nous décourager? lui disait-il; *le dieu » des Russes est grand* [2] : l'intérêt des » brigands est de vous conserver, ils » ne vous feront aucun mal. »

Après une halte de quelques heures, la horde allait se remettre en marche,

[1] Il s'appelait Ivan Smirnoff, nom qu'on pourrait traduire en français par Jean le Doux, ce qui contrastait singulièrement avec son caractère, comme on le verra par la suite.

[2] Proverbe familier des soldats russes au moment du danger.

lorsqu'un de leurs gens, qui venait de les rejoindre, annonça que les Russes continuaient à s'avancer, et que probablement les troupes des autres redoutes se réuniraient pour les poursuivre. Les chefs tinrent conseil : il s'agissait de cacher leur retraite, non seulement pour garder leur prisonnier, mais encore pour détourner l'ennemi de leurs villages, et éviter ainsi ses représailles. La horde se dispersa par divers chemins. Dix hommes à pied furent destinés à conduire les prisonniers, tandis qu'une centaine de chevaux restèrent réunis et marchèrent dans une direction différente de celle que devait tenir Kascambo. On enleva à celui-ci ses bottes ferrées, qui auraient pu lais-

ser une empreinte reconnaissable sur le terrain, et on l'obligea, ainsi qu'Ivan, à marcher pieds nus, une partie de la matinée.

Arrivée près d'un torrent, la petite escorte le remonta, le long du bord, sur le gazon, l'espace d'une demi-verste, et descendit dans l'endroit où les bords étaient le plus escarpés, au milieu des broussailles épineuses, évitant soigneusement de laisser la trace de son passage. Le major était si fatigué, que, pour l'amener jusqu'au ruisseau, il fallut le soutenir avec des ceintures. Ses pieds étaient ensanglantés; on se décida à lui rendre sa chaussure pour qu'il pût achever la traite qui restait à faire.

Lorsqu'ils parvinrent au premier vil-

lage, Kascambo, plus malade encore de chagrin que de fatigue, parut à ses gardiens si faible et si défait, qu'ils eurent des craintes pour sa vie, et le traitèrent plus humainement. On lui donna quelque repos et un cheval pour la marche; mais, afin de détourner les Russes des recherches qu'ils pourraient faire, et de mettre le prisonnier lui-même hors d'état d'apprendre à ses amis le lieu de sa retraite, on le transporta de village en village, et d'une vallée à l'autre, en prenant la précaution de lui bander les yeux à plusieurs reprises. Il passa ainsi une rivière considérable qu'il jugea être la Sonja. On le ménagea beaucoup pendant ces courses, en lui accordant une nourriture suffisante et le repos néces-

saire. Mais lorsqu'il eut atteint le village éloigné dans lequel il devait être définitivement gardé, les Tchetchenges changèrent tout-à-coup de conduite à son égard, et lui firent souffrir toutes sortes de mauvais traitemens. On lui mit des fers aux pieds et aux mains, et une chaîne au cou, au bout de laquelle était attaché un billot de chêne. Le denchik était traité moins durement; ses fers étaient plus légers et lui permettaient de rendre quelques services à son maître.

Dans cette situation, et à chaque nouvelle avanie qu'il recevait, un homme qui parlait russe venait le voir et lui conseillait d'écrire à ses amis pour obtenir sa rançon, qu'on avait fixée à dix

mille roubles. Le malheureux prisonnier était hors d'état de payer une somme si forte, et ne conservait d'autre espoir que la protection du gouvernement qui avait racheté, quelques années auparavant, un colonel tombé, comme lui, entre les mains des brigands. L'interprète promettait de lui fournir du papier et de faire parvenir sa lettre; mais, après avoir obtenu son consentement, il ne reparut plus de quelques jours, et ce tems fut employé à faire endurer au major un surcroît de maux. On le priva de nourriture, on lui enleva la natte sur laquelle il couchait, et un coussin de selle de cosaque qui lui servait d'oreiller; et lorsqu'enfin l'entremetteur revint, il lui annonça,

par manière de confidence, que, si l'on refusait à la ligne la somme demandée, ou qu'on en retardât le paiement, les Tchetchenges étaient décidés à se défaire de lui, pour s'épargner la dépense et les inquiétudes qu'il leur causait. Le but de leur conduite cruelle était de l'engager à écrire d'une manière plus pressante. On lui remit enfin du papier avec un roseau taillé suivant l'usage tatare; on lui ôta les fers qui liaient ses mains et son cou, afin qu'il pût écrire librement, et lorsque la lettre fut écrite, on la traduisit aux chefs, qui se chargèrent de la faire parvenir au commandant de la ligne.

Depuis lors, il fut traité moins durement, et ne fut plus chargé que d'une

seule chaîne, qui lui liait le pied et la main droite.

Son hôte, ou plutôt son geolier, était un vieillard de soixante ans, d'une taille gigantesque et d'un aspect féroce, que son caractère ne démentait pas. Deux de ses fils avaient été tués dans une rencontre avec les Russes; circonstance qui l'avait fait choisir, entre tous les habitans du village, pour être le gardien du prisonnier.

La famille de cet homme, appelé Ibrahïm, était composée de la veuve d'un de ses fils, âgée de trente-cinq ans, et d'un jeune enfant de sept à huit ans, appelé Mamet. Sa mère était aussi méchante et plus capricieuse encore que le vieux gardien. Kascambo eut beau-

coup à en souffrir ; mais les caresses et la familiarité du jeune Mamet lui furent, dans la suite, une distraction, et même un soutien réel dans ses malheurs. Cet enfant le prit en si grande affection, que les menaces et les mauvais traitemens de son grand-père ne pouvaient l'empêcher de venir jouer avec le prisonnier, dès qu'il en trouvait l'occasion. Il avait donné à ce dernier le nom de *Koniak*, qui, dans la langue du pays, signifie un hôte et un ami. Il partageait secrètement avec lui les fruits qu'il pouvait se procurer, et, pendant l'abstinence forcée qu'on avait fait souffrir au major, le jeune Mamet, touché de compassion, profitait adroitement de l'absence momentanée de ses parens

pour lui apporter du pain ou des pommes de terre cuites sous la cendre.

Quelques mois s'étaient écoulés, depuis l'envoi de la lettre, sans événement remarquable. Pendant cet intervalle, Ivan avait su gagner la bienveillance de la femme et du vieillard, ou du moins était parvenu à se rendre nécessaire. Il savait tout l'art qui peut entrer dans la cuisine d'un officier de détachement. Il faisait à merveille le kislitchi [1], préparait les concombres salés, et avait accoutumé ses hôtes aux petites douceurs qu'il introduisait dans leur ménage.

Pour obtenir plus de confiance, il s'é-

[1] Boisson russe : c'est une espèce de bière faite avec de la farine.

tait mis avec eux sur le pied d'un bouffon, imaginant chaque jour quelque nouvelle plaisanterie pour les amuser : Ibrahïm aimait surtout à lui voir danser la cosaque. Lorsque quelque habitant du village venait les visiter, on ôtait à Ivan ses fers, et on le faisait danser : ce qu'il exécutait toujours de bonne grâce, en ajoutant à chaque fois quelque gambade ridicule de plus. Il s'était procuré, par cette conduite constante, la liberté de parcourir le village, le long duquel il était ordinairement suivi par une troupe d'enfans, attirée par ses bouffonneries, et, comme il comprenait la langue tatare, il eut bientôt appris celle du pays, qui en est un dialecte très-rapproché.

Le major lui-même était souvent forcé

de chanter avec son denchik des chansons russes, et de jouer de la guitare pour amuser cette féroce société. Dans les commencemens, on lui ôtait les fers qui liaient sa main droite, lorsqu'on exigeait de lui cette complaisance; mais la femme s'étant aperçue qu'il jouait quelquefois malgré ses fers pour se désennuyer, on ne lui accorda plus la même faveur, et le malheureux musicien se repentit plus d'une fois d'avoir laissé paraître son talent. Il ignorait alors que sa guitare contribuerait un jour à lui rendre la liberté.

Pour obtenir cette liberté désirée, les deux prisonniers formaient mille projets, tous bien difficiles à exécuter. Lors de leur arrivée dans le village, les

habitans envoyaient chaque nuit, et à tour de rôle, un homme pour augmenter la garde. Insensiblement on se relâcha de cette précaution. Souvent la sentinelle ne venait pas : la femme et l'enfant couchaient dans une chambre voisine, et le vieux Ibrahïm restait seul avec eux; mais il gardait soigneusement sur lui la clef des fers, et se réveillait au moindre bruit. De jour en jour, le prisonnier était traité avec plus de rigueur. Comme la réponse à ses lettres n'arrivait point, les Tchetchenges venaient souvent dans sa prison pour l'insulter et le menacer des plus cruels traitemens. On le privait de ses repas, et il eut un jour le chagrin de voir battre sans pitié le petit Mamet, pour

quelques nèfles que cet enfant lui avait apportées.

Une circonstance bien remarquable dans la situation pénible où se trouvait Kascambo, c'est la confiance qu'avaient en lui ses persécuteurs, et l'estime qu'il leur avait inspirée. Tandis que ces barbares lui faisaient souffrir des avanies continuelles, ils venaient souvent le consulter et le prendre pour arbitre dans leurs affaires et dans les démêlés qu'ils avaient ensemble. Entre autres contestations dont on le fit juge, la suivante mérite d'être citée par sa singularité.

Un de ces hommes avait confié une assignation russe de cinq roubles à son camarade, qui partait pour une vallée

voisine, en le chargeant de la remettre à quelqu'un. Le commissionnaire perdit son cheval, qui mourut en chemin, et se persuada qu'il avait le droit de garder les cinq roubles en indemnité de la perte qu'il avait faite. Ce raisonnement, digne du Caucase, ne fut point goûté par le propriétaire de l'argent. Au retour du voyageur, il y eut grand bruit au village. Ces deux hommes avaient réuni autour d'eux leurs parens et leurs amis, et la rixe aurait pu devenir sanglante, si les anciens de la horde, après avoir vainement tenté de les apaiser, ne les eussent engagés à soumettre leur cause à la décision du prisonnier. Toute la population du village se porta tumultueusement chez lui

pour apprendre plus tôt l'issue de ce ridicule procès. Kascambo fut tiré de sa prison et conduit sur la plate-forme qui servait de toit à la maison.

La plupart des habitations, dans les vallées du Caucase, sont en partie creusées dans la terre, et ne s'élèvent au-dessus du sol que de trois ou quatre pieds; le toit est horizontal et formé d'une couche de terre glaise battue. Les habitans, et surtout les femmes, viennent se reposer sur ces terrasses après le coucher du soleil, et souvent y passent la nuit dans la belle saison.

Lorsque Kascambo parut sur le toit, il se fit un profond silence. On aurait vu sans doute avec étonnement, à ce singulier tribunal, des plaideurs furieux

armés de pistolets et de poignards, soumettre leur cause à un juge enchaîné, à demi mort de faim et de misère, qui, cependant, jugeait en dernier ressort, et dont les décisions étaient toujours respectées.

Désespérant de faire entendre raison à l'accusé, le major le fit approcher; et, pour mettre au moins les rieurs du côté de la justice, il lui fit les interrogations suivantes : « Si, au lieu de te
» donner cinq roubles à porter à son
» créancier, ton camarade t'avait seu-
» lement chargé de lui porter le *bon-*
» *jour*, ton cheval ne serait-il pas mort
» tout de même?

» — Peut-être, répondit le reni-
» tent.

» — Et dans ce cas, ajouta le juge, » qu'aurais-tu fait du bonjour? N'au- » rais-tu pas été forcé de le garder en » paiement et de t'en contenter? J'or- » donne en conséquence que tu rendes » l'assignation et que ton camarade te » donne le bonjour. »

Lorsque cette sentence fut traduite aux spectateurs, des éclats de rire annoncèrent au loin la sagesse du nouveau Salomon. Le condamné lui-même, après avoir disputé quelque tems, fut obligé de céder, et dit, en rendant l'assignation : « Je savais d'avance que je per- » drais, si ce chien de chrétien s'en » mêlait. » Cette singulière confiance dénote l'idée qu'ont ces peuples de la supériorité européenne, et le sentiment

inné de justice qui existe parmi les hommes les plus féroces.

Kascambo avait écrit trois lettres depuis sa détention, sans recevoir aucune réponse : une année s'était écoulée. Le malheureux prisonnier, manquant de linge et de toutes les commodités de la vie, voyait sa santé dépérir et s'abandonnait au désespoir. Ivan lui-même avait été malade pendant quelque tems. Le sévère Ibrahïm, à la grande surprise du major, avait cependant délivré ce jeune homme de ses fers pendant son indisposition, et le laissait encore en liberté. Le major l'interrogeant un jour à ce sujet : « Maître, lui dit Ivan, de-
» puis long-tems je veux vous consulter
» sur un projet qui m'est venu en tête.

» Je crois que je ferais bien de me faire » mahométan.

» — Tu deviens fou, sans doute.

» — Non, je ne suis pas fou : il n'y a » pour moi que ce moyen de vous être » utile. Le prêtre turc m'a dit que, lors- » que je serai circoncis, on ne pourra » plus me retenir dans les fers : alors je » pourrai vous rendre service, vous pro- » curer au moins de la bonne nourriture » et du linge ; enfin, qui sait? quand je » serai libre, le dieu des Russes est » grand ! nous verrons.....

» — Mais Dieu lui-même t'abandon- » nera, malheureux, si tu le trahis. »

Kascambo, tout en grondant son domestique, avait de la peine à ne pas rire de son bizarre projet ; mais, lorsqu'il

vint à le lui défendre formellement : « Maître, lui répondit Ivan, je ne puis » plus vous obéir, et je voudrais en vain » vous le cacher : c'est déjà fait ; je suis » mahométan depuis le jour où vous » m'avez cru malade, et où l'on m'a ôté » mes fers. Je m'appelle Houssein, main» tenant. Quel mal y a-t-il ? ne puis-je » pas me refaire chrétien quand je vou» drai et quand vous serez libre? Voyez ! » déjà je n'ai plus de fers, je puis rom» pre les vôtres à la première occasion » favorable, et j'ai bon espoir qu'elle » se présentera. » On lui tint en effet parole : il ne fut plus enchaîné et jouit dès-lors d'une plus grande liberté ; mais cette liberté même faillit à lui être funeste. Les principaux auteurs de l'ex-

pédition contre Kascambo craignirent bientôt que le nouveau musulman ne désertât. Le long séjour qu'il avait fait parmi eux, et l'habitude qu'il avait de leur langue, le mettaient dans le cas de les connaître tous par leurs noms, et de donner leur signalement à la ligne, s'il y retournait; ce qui les aurait exposés personnellement à la vengeance des Russes : ils désapprouvaient hautement le zèle déplacé du prêtre. D'une autre part, les bons musulmans, qui l'avaient favorisé au moment de sa conversion, remarquèrent que, lorsqu'il faisait ses prières sur le toit de la maison, selon l'usage, et comme le mollah le lui avait expressément recommandé, pour se concilier la bienveillance publique, il

mêlait souvent par habitude et par inadvertance des signes de croix aux prosternemens qu'il faisait dans la direction de la Mecque, à laquelle il lui arrivait parfois de tourner le dos; ce qui leur rendait suspecte la sincérité de sa conversion.

Quelques mois après sa feinte apostasie, il s'aperçut d'un grand changement dans les rapports qu'il avait avec les habitans, et ne put se méprendre aux signes manifestes de leur malveillance. Il en cherchait vainement la cause, lorsque des jeunes gens, avec lesquels il était particulièrement lié, vinrent lui proposer de les accompagner dans une expédition qu'ils allaient entreprendre. Leur projet était de passer


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

le Tereck, pour dépouiller des marchands qui devaient se rendre à Mosdok. Ivan accepta sans hésiter leur proposition. Depuis long-tems il désirait se procurer des armes; on lui promettait une part du butin. Il pensa qu'en le voyant revenir auprès de son maître les personnes qui le soupçonnaient de vouloir déserter n'auraient plus les mêmes raisons de se défier de lui. Cependant, le major s'étant fortement opposé à ce projet, il avait l'air de n'y plus penser, lorsqu'un matin Kascambo vit, en se réveillant, la natte sur laquelle dormait Ivan roulée contre le mur; il était parti pendant la nuit. Ses compagnons devaient passer le Tereck la nuit suivante, et attaquer les mar-

chands dont ils connaissaient la marche par leurs espions.

La confiance des Tchetchenges aurait dû faire naître quelque soupçon dans l'esprit d'Ivan; il n'était pas naturel que des hommes si rusés et si défians admissent un Russe, leur prisonnier, dans une expédition dirigée contre ses compatriotes. On apprit en effet dans la suite qu'ils ne lui avaient proposé de les accompagner que dans l'intention de l'assassiner. Comme sa qualité de nouveau converti les obligeait à quelques ménagemens, ils s'étaient proposés de le garder à vue pendant la route, et de se défaire ensuite de lui au moment de l'attaque, en laissant croire qu'il avait été tué dans le combat. Quelques hom-

mes seulement de l'expédition étaient dans le secret, mais l'événement dérangea leurs dispositions. Au moment où leur bande s'était mise en embuscade pour attaquer les marchands, un régiment de cosaques les surprit eux-mêmes, et les chargea si vivement qu'ils eurent bien de la peine à repasser la rivière. La grandeur du péril leur fit oublier le complot formé contre Ivan qui les suivit dans leur retraite.

Comme leur troupe en désordre traversait le Tereck dont les eaux sont très-rapides, le cheval d'un jeune Tchetchenge s'abattit au milieu du fleuve et fut aussitôt entraîné par les flots. Ivan qui le suivait poussa son cheval dans le courant au risque d'être entraîné lui-

même, et, saisissant le jeune homme au moment où il allait disparaître sous les eaux, parvint à le ramener à l'autre bord. Les cosaques, à la faveur du jour qui commençait à paraître, le reconnaissant à son uniforme et à sa fourragère [1], visaient sur lui en criant : « Dé-» serteur ! attrapez le déserteur ! » Ses habits furent criblés de balles. Enfin, après s'être battu en désespéré et avoir brûlé toutes ses cartouches, il revint au village avec la gloire d'avoir sauvé la vie à l'un de ses compagnons et de s'être rendu utile à toute la troupe.

Si la conduite qu'il avait tenue dans

[1] Mot russe qui correspond à ce que l'on nomme, en français, bonnet d'écurie, casquette.

cette occasion ne lui ramena pas tous les esprits, elle lui gagna du moins un ami ; le jeune homme qu'il avait sauvé l'adopta pour son *koniak* (titre sacré que les montagnards du Caucase ne violent jamais), et jura de le défendre envers et contre tous. Mais cette liaison ne suffisait pas pour le mettre à l'abri de la haine des principaux habitans. Le courage qu'il venait de montrer, son attachement à son maître augmentèrent les craintes qu'il leur avait inspirées. On ne pouvait plus le regarder comme un bouffon incapable d'aucune entreprise, ainsi qu'on l'avait fait jusqu'alors ; et, lorsqu'on réfléchissait à l'expédition manquée, à laquelle il avait pris part, on s'étonnait que des troupes russes se

fussent trouvées à point nommé dans un lieu si éloigné de leur résidence ordinaire, et l'on soupçonna qu'il avait eu les moyens de les prévenir. Quoique cette conjecture fût sans fondement réel, on le surveilla de plus près. Le vieux Ibrahïm lui-même, craignant quelque complot pour l'évasion de ses prisonniers, ne leur permettait plus d'avoir entre eux d'entretien suivi, et le brave denchik était menacé, quelquefois même battu, lorsqu'il voulait converser avec son maître.

Dans cette situation, les deux prisonniers imaginèrent un moyen de s'entretenir sans donner de soupçon à leur gardien. Comme ils étaient dans l'habitude de chanter ensemble des chansons

russes, le major prenait sa guitare lorsqu'il avait quelque chose d'important à communiquer à Ivan en présence d'Ibrahïm, et chantait en l'interrogeant : celui-ci répondait sur le même ton, et son maître l'accompagnait avec sa guitare. Cet arrangement n'étant point une nouveauté, on ne s'aperçut jamais d'une ruse qu'ils eurent d'ailleurs la précaution de n'employer que rarement.

Plus de trois mois s'étaient écoulés depuis l'expédition malheureuse dont il a été question, lorsque Ivan crut s'apercevoir d'une agitation extraordinaire dans le village. Quelques mulets chargés de poudre étaient arrivés de la plaine. Les hommes nettoyaient leurs armes et

préparaient des cartouches. Il apprit bientôt qu'une grande expédition se préparait. Toute la nation devait se réunir pour attaquer une peuplade voisine qui s'était mise sous la protection des Russes, et qui leur avait permis de construire une redoute sur son territoire. Il ne s'agissait pas moins que d'exterminer toute la peuplade, ainsi que le bataillon russe qui protégeait la construction du fort.

Quelques jours après, Ivan, en sortant de la cabane le matin, trouva le village désert. Tous les hommes en état de porter les armes étaient sortis pendant la nuit. Dans la tournée qu'il fit au village pour prendre des informations, il acquit de nouvelles preuves des mau-

vaises intentions que l'on avait contre lui. Les vieillards évitaient de lui parler. Un petit garçon lui dit ouvertement que son père voulait le tuer. Enfin, comme il retournait tout pensif vers son maître, il vit sur le toit d'une maison une jeune femme qui souleva son voile, et qui, avec les marques du plus grand effroi, lui fit signe de la main de s'éloigner, en lui montrant le chemin de la Russie : c'était la sœur du Tchetchenge qu'il avait sauvé au passage du Tereck.

Lorsqu'il rentra dans la maison, il trouva le vieillard occupé à visiter les fers de Kascambo. Un nouveau venu était assis dans la chambre : c'était un homme qu'une fièvre intermittente avait empêché de suivre ses camarades, et

qu'on avait envoyé chez Ibrahïm pour augmenter la garde des prisonniers jusqu'au retour des habitans. Ivan remarqua cette précaution sans témoigner la moindre surprise. L'absence des hommes du village présentait une occasion favorable pour l'exécution de ses projets ; mais la vigilance plus active de leur gardien, et surtout la présence du fiévreux, en rendaient le succès très-incertain. Cependant sa mort devenait inévitable s'il attendait le retour des habitans : il prévoyait que leur expédition serait malheureuse, et que leur rage ne l'épargnerait pas. Il ne lui restait plus d'autre ressource que celle d'abandonner son maître ou de le délivrer incessamment. Le fidèle serviteur aurait souffert mille

morts, plutôt que de choisir le premier parti.

Kascambo, qui commençait à perdre tout espoir, était tombé depuis quelque tems dans une espèce de stupeur, et gardait un profond silence. Ivan, plus tranquille et plus gai que de coutume, se surpassa dans les apprêts du repas, qu'il faisait en chantant des chansons russes, auxquelles il mêlait des paroles d'encouragement pour son maître.

« Le tems est venu, disait-il, en ajou-
» tant à chaque phrase le refrain insigni-
» fiant d'une chanson populaire russe,
» hai luli, hai luli, le tems est venu de
» finir notre misère ou de périr. Demain,
» hai luli, nous serons sur le chemin
» d'une ville, d'une jolie ville, hai luli,

» que je ne veux pas nommer ; courage,
» maître ! ne vous laissez pas découra-
» ger. Le dieu des Russes est grand. »

Kascambo, indifférent à la vie et à la mort, ne connaissant pas les projets de son denchik, se contenta de lui dire : « Fais ce que tu voudras, et tais-toi. » Vers le soir, le fiévreux, qu'on avait traité généreusement pour le retenir, et qui, outre le bon repas qu'il avait fait, s'était encore amusé le reste de la journée à manger du chislik [1], fut saisi d'un si violent accès de fièvre, qu'il abandonna la partie et se retira chez lui. On le laissa aller sans beaucoup de diffi-

[1] Viande de mouton que l'on fait rôtir en petits morceaux au bout d'une baguette.

culté, Ivan ayant complètement rassuré le vieillard par sa gaîté. Pour éloigner encore toute espèce de méfiance, il se retira de bonne heure au fond de la chambre, et se coucha sur un banc contre la muraille, en attendant qu'Ibrahïm s'endormît : mais ce dernier avait résolu de veiller toute la nuit. Au lieu de se coucher sur une natte auprès du feu, comme il faisait ordinairement, il s'assit sur un billot vis-à-vis de son prisonnier, et renvoya sa belle-fille qui se retira dans la chambre voisine où était son enfant, et ferma la porte sur elle.

De l'angle obscur où il s'était placé, Ivan regardait attentivement le spectacle qu'il avait devant lui. A la lueur du feu qui flambait de tems en tems,

une hache brillait dans un enfoncement de la muraille. Le vieillard, vaincu par le sommeil, laissait tomber parfois sa tête sur sa poitrine. Ivan vit qu'il était tems et se leva debout. Le geolier soupçonneux s'en aperçut aussitôt. « Que » fais-tu là, toi? » lui dit-il durement. Ivan, au lieu de répondre, se rapprocha du feu en bâillant, comme un homme qui sort d'un profond sommeil. Ibrahïm, qui sentait lui-même ses paupières s'appesantir, obligea Kascambo de jouer de la guitare pour le tenir éveillé. Ce dernier s'y refusait; mais Ivan lui présenta l'instrument en faisant le signe convenu. « Jouez, maître, dit-il, j'ai à » vous parler. » Kascambo accorda l'instrument, et, se mettant à chanter, ils

commencèrent ensemble le terrible duo suivant.

KASCAMBO.

Hai luli, hai luli, que veux-tu me dire? prends garde à toi. (A chaque demande et à chaque réponse, ils chantaient ensemble les couplets de la chanson russe suivante.)

Je suis triste, je m'inquiète,
Je ne sais plus que devenir.
Mon bon ami devait venir,
Et je l'attends ici seulette.
Hai luli, hai luli,
Qu'il fait triste sans son ami!

IVAN.

Voyez cette hache, mais ne la regar-

dez pas. Hai luli, hai luli, je fendrai la tête à ce coquin.

Je m'assieds pour filer ma laine,
Le fil se casse dans ma main :
Allons ! je filerai demain,
Aujourd'hui je suis trop en peine.
  Hai luli, hai luli,
Où peut donc être mon ami ?

KASCAMBO.

Meurtre inutile ! hai luli, comment fuirai-je avec mes fers ?

Comme un petit veau suit sa mère,
Comme un berger suit ses moutons,
Comme un chevreau, dans les vallons,
Va chercher l'herbe printanière,
  Hai luli, hai luli,
Je cherche partout mon ami.

IVAN.

La clef des fers se trouvera dans les poches du brigand.

Lorsque je vais à la fontaine
Le matin pour puiser de l'eau,
Sans y songer, avec mon seau,
J'entre dans le sentier qui mène,
Hai luli, hai luli,
A la porte de mon ami.

KASCAMBO.

La femme donnera l'alarme, hai luli.

Hélas! je languis dans l'attente,
Et l'ingrat se plaît loin de moi;
Peut-être il me manque de foi
Auprès d'une nouvelle amante!
Hai luli, hai luli,
Aurais-je perdu mon ami?

IVAN.

Il en arrivera ce qu'il pourra : ne mourrez-vous pas tout de même, hai luli, de misère et d'inanition?

Ah ! s'il est vrai qu'il soit volage !
S'il doit un jour m'abandonner,
Le village n'a qu'à brûler,
Et moi-même avec le village !
Hai luli, hai luli,
A quoi bon vivre sans ami?

Le vieillard devenant attentif, ils redoublèrent les *hai luli* accompagnés d'un arpeggio bruyant : « Jouez, maître,
» poursuivit le denchik, jouez la cosa-
» que, je vais danser autour de la cham-
» bre pour m'approcher de la hache ;
» jouez hardiment. »

KASCAMBO.

Eh bien, soit; cet enfer sera fini.

Il détourna la tête et se mit à jouer de tout son pouvoir la danse demandée.

Ivan commença les pas et les attitudes grotesques de la cosaque qui plaisaient particulièrement au vieillard, en faisant des sauts et des gambades, et en jetant des cris pour détourner son attention. Lorsque Kascambo sentait que le danseur était près de la hache, son cœur palpitait d'inquiétude: cet instrument de leur délivrance était dans une petite armoire sans porte, pratiquée dans la muraille, mais à une hauteur à laquelle Ivan atteignait à peine. Pour l'avoir à sa portée, il profita d'un moment favora-

ble, la saisit tout-à-coup, et la mit aussitôt à terre, dans l'ombre que formait le corps d'Ibrahïm. Lorsque celui-ci jeta les yeux sur lui, il était loin de là et continuait la danse. Cette scène dangereuse durait depuis assez long-tems, et Kascambo, las de jouer, commençait à croire que son denchik manquait de courage, ou ne jugeait pas l'occasion favorable. Il jeta les yeux sur lui au moment où, s'étant saisi de la hache, l'intrépide danseur s'avançait d'un pas ferme pour en frapper le vieux brigand. L'émotion qu'éprouva le major fut si forte, qu'il cessa de jouer et laissa tomber sa guitare sur ses genoux. Au même instant, le vieillard s'était baissé et avait fait un pas en avant pour avancer des

broussailles dans le feu : des feuilles sèches s'enflammèrent et jetèrent une grande lueur dans la chambre : Ibrahïm se retourna pour s'asseoir.

Si, dans cette occasion, Ivan avait poursuivi son entreprise, un combat corps à corps devenait inévitable : l'alarme aurait été donnée, ce qu'il fallait surtout éviter; mais sa présence d'esprit le sauva. Lorsqu'il s'aperçut du trouble du major, et qu'il vit Ibrahïm se lever, il posa la hache derrière le billot même qui servait de siége à ce dernier, et recommença la danse. « Jouez, morbleu ! » dit-il à son maître ; à quoi songez- » vous ? » Le major, reconnaissant l'imprudence qu'il avait faite, se remit doucement à jouer. Le vieux geolier

n'eut aucun soupçon, et s'assit de nouveau; mais il leur ordonna de finir la musique et de se coucher. Ivan alla tranquillement prendre l'étui de la guitare et vint le poser sur le foyer; mais, au lieu de recevoir l'instrument que son maître lui présentait, il saisit tout-à-coup la hache derrière Ibrahïm, et lui en asséna un si terrible coup sur la tête, que le malheureux ne poussa pas même un soupir, et tomba roide mort le visage dans le feu : sa longue barbe grise s'enflamma; Ivan le retira par les pieds et le couvrit d'une natte.

Ils écoutaient pour savoir si la femme avait été réveillée, lorsque, étonnée sans doute du silence qui régnait après tant de bruit, elle ouvrit la porte de sa

chambre : « Que faites-vous donc ici ?
» dit-elle en s'avançant vers les prison-
» niers ; d'où vient qu'il sent la plume
» brûlée ? » Le feu venait d'être dispersé et ne donnait presque plus de lueur. Ivan leva la hache pour la frapper ; elle eut le tems de détourner la tête, et reçut le coup dans la poitrine, en jetant un affreux soupir : un autre coup plus rapide que l'éclair l'atteignit dans sa chute, et l'étendit morte aux pieds de Kascambo. Effrayé de ce second meurtre, auquel il ne s'attendait pas, le major, voyant Ivan s'avancer vers la chambre de l'enfant, se plaça devant lui pour l'arrêter. « Où vas-tu ,
» malheureux ? lui dit-il ; aurais-tu la
» barbarie de sacrifier aussi cet enfant,

» qui m'a témoigné tant d'amitié? Si tu » me délivrais à ce prix, ni ton attache- » ment, ni tes services, ne pourraient » te sauver à notre arrivée à la ligne.

» — A la ligne, répondit Ivan, vous » ferez ce que vous voudrez; mais ici, » il faut en finir. »

Kascambo, rassemblant toutes ses forces, le saisit au collet, comme il voulait forcer le passage : « Misérable, lui » dit-il, si tu oses attenter à sa vie, si » tu lui ôtes un seul cheveu, je jure » ici devant Dieu que je me livre moi- » même entre les mains des Tchetchen- » ges, et ta barbarie sera inutile.

» — Entre les mains des Tchetchen- » ges! répéta le denchik en élevant sa » hache sanglante sur la tête de son

» maître ; ils ne vous reprendront jamais
» vivant : je les égorgerai eux, vous et
» moi, avant que cela arrive. Cet en-
» fant peut nous perdre en donnant
» l'alarme ; dans l'état où vous êtes, des
» femmes suffisent pour vous ramener
» en prison.

» — Arrête, arrête ! s'écria Kascambo
» des mains duquel Ivan cherchait à se
» dégager. Arrête, monstre, tu m'égor-
» geras moi-même avant de commettre
» ce crime ! » Mais, embarrassé par ses
fers et faible comme il était, il ne put
retenir le féroce jeune homme, qui le
repoussait, et tomba rudement par terre,
prêt à défaillir de surprise et d'horreur.
Tandis que, tout souillé du sang des
premières victimes, il faisait des efforts

pour se relever : « Ivan, s'écriait-il, je
» t'en conjure, ne le tue pas; au nom de
» Dieu, ne verse pas le sang de cette in-
» nocente créature! » Il courut au secours
de l'enfant dès qu'il en eut la force ;
mais, en arrivant à la porte de la cham-
bre, il heurta dans l'obscurité Ivan qui
revenait. « Maître, tout est fini; ne per-
» dons pas de tems et ne faites pas de
» bruit. Ne faites pas de bruit, vous dis-
» je, répondait-il aux reproches déses-
» pérés que lui faisait son maître : ce qui
» est fait est fait; maintenant il n'y a plus
» à reculer. Jusqu'à ce que nous soyons
» libres, tout homme que je rencontre
» est mort, ou bien il me tuera ; et si
» quelqu'un entre ici avant notre départ,
» je ne regarde pas si c'est un homme,

» une femme ou un enfant, si c'est un
» ami ou un ennemi, je l'étends là avec
» les autres. » Il alluma une esquille de mélèse et se mit à fouiller dans la giberne et dans les poches du brigand ; la clef des fers ne s'y trouva pas : il la chercha de même vainement dans les habits de la femme, dans un coffre, et partout où il s'imagina qu'elle pouvait être cachée. Tandis qu'il faisait ces recherches, le major s'abandonnait sans prudence à sa douleur ; Ivan le consolait à sa manière.
« Vous feriez mieux, lui disait-il, de
» pleurer la clef des fers qui est perdue.
» Qu'avez-vous à regretter de cette race
» de brigands qui vous ont tourmenté
» pendant plus de quinze mois ? Ils vou-
» laient nous faire mourir, eh bien ! leur

» tour est venu avant le nôtre. Est-ce » ma faute à moi? Que l'enfer puisse » les engloutir tous! »

Cependant, la clef des fers ne se trouvant pas, tant de meurtres devenaient inutiles si l'on ne parvenait à les rompre. Ivan, avec le coin de la hache, parvint à détacher l'anneau de la main, mais celui qui liait la chaîne aux pieds résistait à tous ses efforts; il craignait de blesser son maître et n'osait employer toute sa force. D'autre part, la nuit s'avançait, le danger devenait pressant: ils se décidèrent à partir. Ivan attacha fortement la chaîne à la ceinture du major, de manière qu'elle le gênât le moins possible, et qu'elle ne fît pas de bruit. Il mit dans un bissac un quartier

de mouton, reste du repas de la veille, y ajouta quelques autres provisions, et s'arma du pistolet et du poignard du mort. Kascambo s'empara de sa bourka [1]; ils sortirent en silence, et, faisant le tour de la maison pour éviter toute rencontre, ils prirent le chemin de la montagne, au lieu de suivre la direction de Mosdok et la route ordinaire, prévoyant bien qu'on les poursuivrait de ce côté. Ils longèrent pendant le reste de la nuit les hauteurs de leur droite, et, lorsque le jour commençait à pa-

[1] Manteau de feutre imperméable, à longs poils, qui ressemble assez à une peau d'ours. La bourka, manteau ordinaire des cosaques, ne se fabrique que dans leur pays : ils bravent impunément avec elle la pluie et les boues du bivouac.

raître, ils entrèrent dans un bois de hêtres qui couronnait toute la montagne et qui les mit à couvert du danger d'être vus de loin. C'était dans le mois de février : le terrain, dans ces hauteurs, et surtout dans la forêt, était encore couvert d'une neige durcie qui soutint les pas des voyageurs pendant la nuit et une partie de la matinée ; mais vers midi, lorsqu'elle eut été ramollie par le soleil, ils enfonçaient à chaque instant, ce qui rendit leur marche très-lente. Ils arrivèrent ainsi péniblement sur le côté d'une vallée profonde qu'ils devaient traverser et dans le fond de laquelle la neige avait disparu ; un chemin battu suivait les sinuosités du ruisseau et annonçait que l'endroit était fréquenté.

Cette considération, jointe à la fatigue dont le major était accablé, décida les voyageurs à rester dans cet endroit pour attendre la nuit : ils s'établirent entre quelques rochers isolés qui sortaient de la neige. Ivan coupa des branches de sapin pour en faire, sur la neige, un lit épais sur lequel le major se coucha. Tandis qu'il se reposait, Ivan cherchait à s'orienter. La vallée, au sommet de laquelle il se trouvait, était entourée de hautes montagnes entre lesquelles on n'apercevait aucune issue : il vit qu'il était impossible d'éviter le chemin battu, et qu'il fallait nécessairement suivre le cours du ruisseau pour sortir de ce labyrinthe. Il était environ onze heures du soir, et la neige commençait à se raf-

fermir lorsqu'ils descendirent dans la vallée. Mais, avant de s'acheminer, ils mirent le feu à leur établissement autant pour se réchauffer que pour faire un petit repas de chislik, dont ils avaient grand besoin. Une poignée de neige fit leur boisson, et une gorgée d'eau-de-vie acheva le festin. Ils traversèrent heureusement la vallée sans voir personne, et entrèrent dans le défilé où le chemin et le ruisseau étaient resserrés entre de hautes montagnes à pic. Ils marchèrent avec toute la vitesse qui leur était possible, sentant bien le danger qu'ils couraient d'être rencontrés dans cet étroit passage, dont ils ne sortirent que vers les neuf heures du matin. Ce fut alors seulement que ce som-

bre défilé s'ouvrit tout-à-coup, et qu'ils découvrirent, au-delà des montagnes plus basses qui se croisaient devant eux, l'immense horizon de la Russie, semblable à une mer éloignée. On se formerait difficilement une idée du plaisir qu'éprouva le major à ce spectacle inattendu : la Russie ! la Russie ! était le seul mot qu'il pût prononcer. Les voyageurs s'assirent pour se reposer et pour jouir d'avance de leur prochaine liberté. Ce pressentiment de bonheur se mêlait dans l'esprit du major au souvenir de l'horrible catastrophe dont il venait d'être témoin, et que ses fers et ses habits souillés de sang lui retraçaient vivement. Les yeux fixés sur le terme éloigné de ses travaux, il calculait les diffi-

cultés du voyage. L'aspect de la longue et dangereuse route qui lui restait à faire, avec des fers aux pieds et des jambes enflées de fatigue, effaça bientôt jusqu'à la trace du plaisir momentané que lui avait causé l'aspect de sa terre natale. Aux tourmens de son imagination se joignait une soif ardente. Ivan descendit vers le ruisseau qui coulait à quelque distance pour apporter de l'eau à son maître : il y trouva un pont formé de deux arbres et vit de loin une habitation. C'était une espèce de *chalet*, une habitation d'été de Tchetchenges qui se trouvait déserte. Dans la situation des fugitifs, cette maison isolée était une découverte précieuse. Ivan vint arracher son maître à ses réflexions pour

le conduire dans le refuge qu'il venait de découvrir, et, après l'y avoir établi, il se mit aussitôt à la recherche du magasin.

Les habitans du Caucase qui, pour la plupart, sont à demi nomades et souvent exposés aux incursions de leurs voisins, ont toujours, auprès de leurs maisons, des souterrains dans lesquels ils cachent leurs provisions et leurs effets. Ces magasins, de la forme d'un puits étroit, sont fermés avec une planche, ou une large pierre recouverte soigneusement de terre, et sont toujours placés dans des endroits où le gazon manque, de peur que la couleur de l'herbe ne trahisse le dépôt. Malgré ces précautions, les soldats russes les

découvrent souvent; ils frappent la terre avec la baguette de leur fusil dans les sentiers battus qui sont près des habitations, et le son leur indique les cavités qu'ils recherchent. Ivan en découvrit une sous un hangar attenant à la maison, dans laquelle il trouva des pots de terre, quelques épis de maïs, un morceau de sel gemme et plusieurs ustensiles de ménage. Il courut chercher de l'eau pour établir la cuisine : le quartier de mouton et quelques pommes de terre qu'il avait apportées furent placés sur le feu. Pendant que le potage se préparait, Kascambo faisait rôtir les épis de maïs; enfin, quelques noisettes trouvées encore dans le magasin complétèrent le repas. Lorsqu'il fut achevé, Ivan,

avec plus de loisir et de moyens, parvint à délivrer son maître de ses fers, et celui-ci, plus tranquille et restauré par un repas excellent pour la circonstance, s'endormit d'un profond sommeil, et il était nuit close lorsqu'il se réveilla. Malgré ce repos favorable, lorsqu'il voulut reprendre sa route, ses jambes enflées s'étaient roidies au point qu'il ne pouvait faire le moindre mouvement sans éprouver des douleurs insupportables. Il fallut cependant partir. Appuyé sur son domestique, il s'achemina tristement, persuadé qu'il n'arriverait point jusqu'au terme désiré. Le mouvement et la chaleur de la marche apaisèrent peu à peu les douleurs qu'il ressentait. Il marcha toute la nuit, s'ar-

rêtant souvent et reprenant aussitôt sa route. Quelquefois aussi, se laissant aller au découragement, il se jetait sur la terre et pressait Ivan de l'abandonner à son mauvais sort. Son intrépide compagnon, non seulement l'encourageait par ses discours et son exemple, mais employait presque la violence pour le relever et l'entraîner avec lui. Ils trouvèrent dans leur route un passage difficile et dangereux qu'ils ne pouvaient éviter; attendre le jour, leur eût causé une perte de tems irréparable : ils se décidèrent à franchir ce passage au risque d'être précipités; mais, avant d'y engager son maître, Ivan voulut le reconnaître et le parcourir seul. Pendant qu'il descendait, Kascambo resta sur le

bord du rocher dans un état d'anxiété difficile à décrire. La nuit était sombre : il entendait sous ses pieds le murmure sourd d'une rivière rapide qui coulait dans la vallée ; le bruit des pierres qui se détachaient de la montagne sous les pas de son compagnon, et qui tombaient dans l'eau, lui faisait connaître l'immense profondeur du précipice sur lequel il était arrêté. Dans ce moment d'angoisse, qui pouvait être le dernier de sa vie, le souvenir de sa mère lui revint à l'esprit ; elle l'avait béni tendrement à son départ de la ligne : cette pensée lui rendit le courage. Un secret pressentiment lui donnait l'espérance de la revoir encore. « Mon Dieu ! s'é-» cria-t-il, faites que sa bénédiction ne

» soit pas inutile! » Comme il finissait cette courte, mais bien fervente prière, Ivan reparut. Le passage reconnu n'était pas aussi difficile qu'ils l'avaient cru d'abord. Après être descendus quelques toises entre les rochers, il fallait, pour gagner la côte praticable, longer un banc de rocher étroit et incliné, recouvert d'une neige glissante, sous lequel la montagne était taillée à pic. Ivan ouvrit dans la neige avec sa hache des trouées qui facilitaient le passage; ils firent le signe de la croix. « Allons, di-
» sait Kascambo, si je péris, que ce ne
» soit pas du moins faute de courage;
» la maladie seule a pu me l'ôter. J'irai
» maintenant tant que Dieu me donnera
» des forces. » Ils sortirent heureuse-

ment de ce pas dangereux et continuèrent leur route. Les sentiers commençaient à être plus suivis et bien battus ; ils ne trouvaient plus de neige que dans les endroits situés au nord et dans les bas-fonds où elle s'était accumulée. Ils eurent le bonheur de ne rencontrer personne jusqu'à la pointe du jour, où la vue de deux hommes qui parurent de loin les obligea de se coucher à terre pour n'en être pas aperçus.

Au sortir des montagnes, dans ces provinces, on ne rencontre plus de bois : le terrain y est absolument nu, et l'on y chercherait vainement un seul arbre, excepté sur le bord des grandes rivières où ils sont encore très-rares ; ce qui est fort extraordinaire, vu la fertilité du

terroir. Ils suivaient, depuis quelque tems, le cours de la Sonja qu'ils devaient traverser pour se rendre à Mosdok, cherchant un endroit où l'eau moins rapide pût leur offrir un passage moins dangereux, lorsqu'ils découvrirent un homme à cheval qui venait droit à eux. Le pays, totalement découvert, ne présentait ni arbre ni buissons pour se cacher. Ils se blottirent sous le rivage de la Sonja au bord de l'eau. Le voyageur passait à quelques toises de leur gîte. Leur intention n'était que de se défendre, s'ils étaient attaqués. Ivan tira son poignard et remit le pistolet au major. S'apercevant alors que le cavalier n'était qu'un enfant de douze à treize ans, il s'élança brusquement sur lui, le saisit

au collet et le renversa sur le gazon. Le jeune homme voulait résister; mais, voyant le major paraître sur le bord de la rivière, le pistolet à la main, il s'enfuit à toutes jambes. Le cheval était sans selle avec un licou passé dans la bouche en guise de bride. Les deux fugitifs se servirent aussitôt de leur capture pour passer la rivière. Cette rencontre fut un grand bonheur pour eux, car ils virent bientôt qu'il leur eût été impossible de la traverser à pied, comme ils l'avaient projeté. Leur monture, quoique chargée du poids de deux hommes, faillit à être entraînée par la rapidité de l'eau. Ils arrivèrent cependant sains et saufs à l'autre rivage, qui se trouva malheureusement trop escarpé pour que le

cheval pût prendre terre. Ils descendirent pour le soulager. Comme Ivan le tirait de toute sa force pour le faire monter sur le bord, le licou se détacha et lui resta entre les mains. L'animal, entraîné par le courant, après de nombreux efforts pour aborder, fut englouti dans la rivière et se noya.

Privés de cette ressource, mais plus tranquilles désormais sur le danger d'être poursuivis, ils se dirigèrent sur un monticule couvert de roches détachées qu'ils virent de loin, dans l'intention de s'y cacher et de se reposer jusqu'à la nuit. Par le calcul du chemin qu'ils avaient déjà fait, ils jugèrent que les habitations des Tchetchenges pacifiques ne devaient pas être très-éloignées;

mais rien n'était moins sûr que de se livrer à ces hommes, dont la trahison probable pouvait les perdre. Cependant, vu l'état de faiblesse dans lequel se trouvait Kascambo, il était bien difficile qu'il pût gagner le Tereck sans secours. Leurs provisions étaient épuisées; ils passèrent le reste de la journée dans un morne silence, n'osant se communiquer mutuellement leurs inquiétudes. Vers le soir, le major vit son denchik se frapper le front de la main en poussant un profond soupir. Etonné de ce désespoir subit, que son intrépide compagnon n'avait point encore montré jusqu'alors, il lui en demanda la cause. « Maître, dit Ivan, j'ai fait une grande » faute! — Dieu veuille nous la pardon-

» ner! répondit Kascambo, en se si-
» gnant. — Oui, reprit Ivan, j'ai oublié
» d'emporter cette belle carabine qui
» était dans la chambre de l'enfant. Que
» voulez-vous? cela ne m'est point venu
» dans la pensée : vous avez tant gémi
» là-haut, tant fait de bruit, que je l'ai
» oubliée. Vous riez? c'était la plus
» belle carabine qu'il y eût dans tout le
» village. J'en aurais fait présent au
» premier homme que nous rencontre-
» rons pour le mettre dans nos intérêts;
» car je ne sais trop comment, dans
» l'état où je vous vois, nous pourrons
» achever notre marche. »

Le tems, qui les avait favorisés jusqu'alors, changea dans la journée. Le vent froid de Russie soufflait avec vio-

lence, et leur jetait du grésil au visage. Ils partirent à la tombée de la nuit, incertains s'ils devaient chercher à atteindre quelque village ou les éviter. Mais la longue traite qui restait à faire, dans cette dernière supposition, leur devint absolument impossible par un nouveau malheur qui leur arriva vers la fin de la nuit. Comme ils traversaient un petit ravin, sur un reste de neige qui en couvrait le fond, la glace se rompit sous leurs pieds, et ils entrèrent dans l'eau jusqu'aux genoux. Les efforts que fit Kascambo pour se dégager achevèrent de mouiller ses habits. Depuis le moment de leur départ, le froid n'avait jamais été si perçant; toute la campagne était blanche de grésil. Après un quart

d'heure de marche, saisi par le froid, il tomba de lassitude et de douleur, et refusa décidément d'aller plus loin. Voyant l'impossibilité d'arriver au terme de son voyage, il regardait comme une barbarie inutile de retenir son compagnon qui pouvait aisément s'évader seul. « Écoute, » Ivan, lui dit-il, Dieu m'est témoin » que j'ai fait tout ce que j'ai pu jus- » qu'à ce moment pour profiter des se- » cours que tu m'as donnés; mais tu » vois à présent qu'ils ne peuvent plus » me sauver, et que mon sort est décidé. » Va-t'en à la ligne, mon cher Ivan, » retourne à notre régiment; je te l'or- » donne. Dis à mes anciens amis et à » mes supérieurs que tu m'as laissé ici » en pâture aux corbeaux, et que je leur

» souhaite un meilleur sort. Mais, avant
» de partir, ressouviens-toi du serment
» que tu as fait là-haut dans le sang de
» nos gardiens. Tu as juré que les
» Tchetchenges ne me reprendraient
» pas vivant : tiens parole. » En disant
ces mots, il s'étendit par terre et se
couvrit tout entier avec sa bourka. « Il
» reste encore une ressource, lui ré-
» pondit Ivan, c'est de chercher une
» habitation de Tchetchenges, et d'en
» gagner le maître avec des promesses.
» S'il nous trahit, nous n'aurons du
» moins rien à nous reprocher. Tâchez
» encore de vous traîner jusque là ; ou
» bien, ajouta-t-il, en voyant que son
» maître gardait le silence, j'irai seul,
» je tâcherai de gagner un Tchetchenge ;

» et, si l'affaire tourne bien, je revien- » drai avec lui pour vous prendre ; si » elle tourne mal, si je péris et que » je ne revienne plus, prenez, voilà le » pistolet. » Kascambo sortit la main de dessous la bourka, et prit le pistolet.

Ivan le couvrit avec des herbes et des broussailles desséchées, de peur qu'il ne fût découvert par quelqu'un pendant la course qu'il allait faire. Comme il se disposait à partir, son maître le rappela. « Ivan, lui dit-il, écoute encore ma der- » nière demande. Si tu repasses le Te- » reck et si tu revois ma mère sans » moi...

» — Maître, interrompit Ivan, au » revoir dans la journée. Si vous pé-

» rissez, ni votre mère ni la mienne ne » me reverront jamais. »

Après une heure de marche, il aperçut, d'une petite élévation, deux villages à trois ou quatre verstes de distance; ce n'était pas ce qu'il cherchait: il voulait trouver une maison isolée, dans laquelle il pût s'introduire sans être vu, pour en gagner secrètement le maître. La fumée lointaine d'une cheminée lui en fit découvrir une telle qu'il la désirait. Il s'y rendit aussitôt, et y entra sans hésiter. Le maître de la maison était assis à terre, occupé à rapiécer une de ses bottines. « Je viens, lui dit Ivan, te » proposer deux cents roubles à gagner » et te demander un service. Tu as sans » doute ouï parler du major Kascambo,

» prisonnier chez les montagnards. Eh
» bien, je l'ai enlevé; il est ici, à deux
» pas, malade et en ton pouvoir. Si tu
» veux le livrer de nouveau à ses enne-
» mis, ils te loueront sans doute; mais,
» tu le sais, ils ne te récompenseront
» pas. Si tu consens, au contraire, à le
» sauver, en le gardant chez toi seule-
» ment pendant trois jours, j'irai à Mos-
» dok, et je t'apporterai deux cents
» roubles en argent sonnant pour sa ran-
» çon; que si tu oses bouger de ta place
» (ajouta-t-il en tirant son poignard) et
» donner l'alarme pour me faire arrêter,
» je t'égorge sur l'heure. Ta parole à
» l'instant, ou tu es mort. »

Le ton assuré d'Ivan persuada le Tchetchenge sans l'intimider. « Jeune

» homme, lui dit-il en remettant tran-
» quillement sa botte, j'ai aussi un poi-
» gnard à ma ceinture, et le tien ne
» m'épouvante pas. Si tu étais entré
» chez moi en ami, je n'aurais jamais
» trahi un homme qui a passé le seuil
» de ma porte; maintenant je ne pro-
» mets rien. Assieds-toi là, et dis ce
» que tu veux. » Ivan, voyant à qui il avait affaire, rengaîna son poignard, s'assit et répéta sa proposition. « Quelle
» assurance me donneras-tu, demanda
» le Tchetchenge, de l'exécution de ta
» promesse? — Je te laisserai le major
» lui-même, répondit Ivan; crois-tu
» que j'aurais souffert pendant quinze
» mois, et que j'aurais amené mon maî-
» tre chez toi pour l'y abandonner? —

» C'est bon, je te crois ; mais deux cents » roubles c'est trop peu, j'en veux quatre cents. — Pourquoi n'en pas demander quatre mille, cela ne coûte » rien ; mais moi, qui veux tenir parole, je t'en offre deux cents parce » que je sais où les prendre, et pas un » kopek de plus. Veux-tu me mettre » dans le cas de te tromper?

» — Eh bien! soit; va pour deux cents » roubles ; et tu reviendras seul et dans » trois jours?

» — Oui, seul et dans trois jours, je » t'en donne ma parole; mais toi, m'as» tu donné la tienne? le major est-il ton » hôte?

» — Il est mon hôte, ainsi que toi, » dès ce moment, et tu en as ma parole. »

Ils se donnèrent la main, et coururent chercher le major qu'ils rapportèrent à moitié mort de froid et de faim.

Au lieu d'aller à Mosdok, Ivan, apprenant qu'il était plus près de Tchervelianskaya-Staniza, où se trouvait un poste considérable de cosaques, s'y rendit aussitôt. Il n'eut pas de peine à rassembler la somme qui lui était nécessaire. Les braves cosaques, dont quelques-uns s'étaient trouvés à la malheureuse affaire qui avait coûté la liberté à Kascambo, se cotisèrent avec empressement pour compléter la rançon. Au jour fixé, Ivan partit pour aller enfin délivrer son maître; mais le colonel qui commandait le poste, craignant quelque nouvelle trahison, ne lui per-

mit pas de retourner seul; et, malgré la convention faite avec le Tchetchenge, il le fit accompagner par quelques cosaques.

Cette précaution faillit encore devenir funeste à Kascambo. Du plus loin que son hôte aperçut les lances des cosaques, il se crut trahi, et, déployant aussitôt la courageuse férocité de sa nation, il conduisit le major encore malade sur le toit de la maison, l'attacha à un poteau, se plaça vis-à-vis de lui, sa carabine à la main. « Si vous avancez, » s'écria-t-il, lorsqu'Ivan fut à portée » de l'entendre, et couchant en joue » son prisonnier, si vous faites un pas » de plus, je brûle la cervelle au major, et j'ai cinquante cartouches pour

» mes ennemis et pour le traître qui les
» amène.

» — Tu n'es point trahi, lui cria le
» denchik tremblant pour la vie de son
» maître : on m'a forcé de revenir ac-
» compagné ; mais j'apporte les deux
» cents roubles et je tiens ma parole.

» — Que les cosaques s'éloignent,
» ajouta le Tchetchenge, ou je fais feu. »
Kascambo pria lui-même l'officier de se retirer. Ivan suivit quelque tems le détachement et revint seul ; mais le soupçonneux brigand ne lui permit pas de s'approcher. Il lui fit compter les roubles à cent pas de la maison sur le sentier, et lui ordonna de s'éloigner.

Dès qu'il s'en fut emparé, il retourna sur le toit et se jeta aux genoux du

major, lui demandant pardon, et le priant d'oublier les mauvais traitemens qu'il avait été, disait-il, contraint de lui faire éprouver pour sa sûreté. « Je » me souviendrai seulement, répondit » Kascambo, que j'ai été ton hôte et » que tu m'as tenu parole; mais, avant » de me demander pardon, commence » donc par m'ôter mes liens. » Au lieu de lui répondre, le Tchetchenge, voyant Ivan revenir, s'élança du toit et disparut comme l'éclair.

Dans la même journée, le brave Ivan eut le plaisir et la gloire de ramener son maître au sein de ses amis, qui avaient désespéré de le revoir.

La personne qui a recueilli cette

anecdote, passant quelques mois après à Iegorievsky, pendant la nuit, devant une petite maison de bonne apparence et fort éclairée, descendit de son kibick [1], et s'approcha d'une fenêtre pour jouir du spectacle d'un bal très-animé qui se donnait au rez-de-chaussée. Un jeune sous-officier regardait aussi très-attentivement ce qui se passait dans l'intérieur de l'appartement. « Qui donne » le bal ? lui demanda le voyageur.

» — C'est monsieur le major qui se » marie.

[1] Le *kibick* est une voiture dont la caisse, semblable à celle d'une calèche grossièrement construite, est fixée immédiatement sur deux essieux, et l'hiver sur deux patins formant traîneau : c'est la voiture de voyage ordinaire en Russie.

» — Et comment s'appelle monsieur » le major? — Il s'appelle Kascambo. » Le voyageur, qui connaissait l'histoire singulière de cet officier, se félicita d'avoir cédé à sa curiosité, et se fit montrer le nouveau marié, qui, rayonnant de plaisir, oubliait dans ce moment les Tchetchenges et leur cruauté. « Mon» trez-moi de grâce, ajouta-t-il encore, » le brave denchik qui l'a délivré. » Le sous-officier, après avoir hésité quelque tems, lui répondit : « C'est moi. » Doublement surpris de la rencontre, et plus encore de le trouver si jeune, le voyageur lui demanda son âge. Il n'avait pas encore achevé sa vingtième année, et venait de recevoir une gratification avec le grade de sous-officier,

en récompense de son courage et de sa fidélité. Ce brave jeune homme, après avoir partagé volontairement les infortunes de son maître, et lui avoir rendu la vie et la liberté, jouissait maintenant de son bonheur en regardant sa noce à travers les vitres. Mais comme l'étranger lui témoignait son étonnement de ce qu'il n'était pas de la fête, en taxant à ce sujet son ancien maître d'ingratitude, Ivan lui lança un regard de travers et rentra dans la maison en sifflant l'air : *Hai luli, hai luli.* Il parut bientôt après dans la salle du bal, et le curieux remonta dans son kibick, enchanté de n'avoir pas reçu un coup de hache sur la tête.

FIN DES PRISONNIERS DU CAUCASE.

LA

JEUNE SIBÉRIENNE.

LA



Le courage d'une jeune fille qui, vers la fin du règne de Paul Ier, partit à pied de la Sibérie, pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père, fit assez de bruit dans le tems pour engager un auteur célèbre [1] à faire une héroïne de roman de cette intéressante voyageuse. Mais les personnes qui l'ont connue paraissent regretter qu'on

[1] Mme Cottin.

ait prêté des aventures d'amour et des idées romanesques à une jeune et noble vierge qui n'eut jamais d'autre passion que l'amour filial le plus pur, et qui, sans appui, sans conseil, trouva dans son cœur la pensée de l'action la plus généreuse et la force de l'exécuter.

Si le récit de ses aventures n'offre point cet intérêt de surprise que peut inspirer un romancier pour des personnes imaginaires, on ne lira peut-être pas sans quelque plaisir la simple histoire de sa vie, assez intéressante par elle-même, sans autre ornement que la vérité.

Prascovie Lopouloff était son nom. Son père, d'une famille noble d'Ukraine, naquit en Hongrie, où le ha-

sard des circonstances avait conduit ses parens, et servit quelque tems dans les housards noirs; mais il ne tarda pas à les quitter pour venir en Russie, où il se maria. Il reprit ensuite dans sa patrie la carrière des armes, servit longtems dans les troupes russes, et fit plusieurs campagnes contre les Turcs. Il s'était trouvé aux assauts d'Ismaïl et d'Otchakoff, et avait mérité, par sa conduite, l'estime de son corps. On ignore la cause de son exil en Sibérie; son procès, ainsi que la révision qu'on en fit dans la suite, ayant été tenu secret. Quelques personnes ont cependant prétendu qu'il avait été mis en jugement par la malveillance d'un chef, pour cause d'insubordination. Quoi qu'il

en soit, à l'époque du voyage de sa fille, il était depuis quatorze ans en Sibérie, relégué à Ischim, village près des frontières du gouvernement de Tobolsk, vivant avec sa famille de la modique rétribution de dix kopeks par jour, assignée aux prisonniers qui ne sont pas condamnés aux travaux publics.

La jeune Prascovie contribuait, par son travail, à la subsistance de ses parens, en aidant les blanchisseuses du village ou les moissonneurs, et en prenant part à tous les ouvrages de la campagne, dont ses forces lui permettaient de s'occuper : elle rapportait du blé, des œufs, ou quelques légumes en paiement. Arrivée en Sibérie dans son enfance, et n'ayant aucune idée d'un meil-

leur sort, elle se livrait avec joie à ces pénibles travaux, qu'elle avait bien de la peine à supporter. Ses mains délicates semblaient avoir été formées pour d'autres occupations. Sa mère, tout entière aux soins du pauvre ménage, semblait prendre en patience sa déplorable situation ; mais son père, accoutumé, dès sa première jeunesse, à la vie active des armées, ne pouvait se résigner à son sort et s'abandonnait souvent à des accès de désespoir que l'excès même du malheur ne saurait justifier.

Quoiqu'il évitât de laisser voir à Prascovie les chagrins qui le dévoraient, elle avait été plus d'une fois témoin de ses larmes, à travers les fentes d'une cloison qui séparait son réduit de la

chambre de ses parens, et elle commençait depuis quelque tems à réfléchir sur leur cruelle destinée.

Lopouloff avait adressé depuis plusieurs mois une supplique au gouverneur de la Sibérie, qui n'avait jamais répondu à ses demandes précédentes. Un officier, passant par Ischim pour des affaires de service, s'était chargé de la dépêche, et lui avait promis d'appuyer ses réclamations auprès du gouverneur. Le malheureux exilé en avait conçu quelque espoir; mais on ne lui fit pas plus de réponse qu'auparavant. Chaque voyageur, chaque courrier venant de Tobolsk (événement bien rare) ajoutait le tourment de l'espérance déçue aux maux dont il était accablé.

Dans un de ces tristes momens, la jeune fille, revenant de la moisson, trouva sa mère baignée de larmes, et fut effrayée de la pâleur et des sombres regards de son père, qui se livrait à tout le délire de la douleur. « Voilà, s'écria-» t-il, lorsqu'il la vit paraître, le plus » cruel de tous mes malheurs ! voilà » l'enfant que Dieu m'a donné dans sa » colère, afin que je souffre double-» ment de ses maux et des miens, afin » que je la voie dépérir lentement sous » mes yeux, épuisée par de serviles tra-» vaux, et que le titre de père, qui fait » le bonheur de tous les hommes, soit » pour moi seul le dernier terme de la » malédiction du ciel ! » Prascovie, épouvantée, se jeta dans ses bras. La

mère et la fille parvinrent à le tranquilliser, en mêlant leurs larmes aux siennes ; mais cette scène fit la plus grande impression sur l'esprit de la jeune fille. Pour la première fois, ses parens avaient ouvertement parlé devant elle de leur situation désespérée ; pour la première fois, elle put se former une idée de tout le malheur de sa famille.

Ce fut à cette époque et dans la quinzième année de son âge, que la première idée d'aller à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père lui vint à l'esprit. Elle racontait elle-même qu'un jour cette heureuse pensée se présenta à elle comme un éclair, au moment où elle achevait ses prières, et lui causa un trouble inexprimable. Elle a tou-

jours été persuadée que ce fut une inspiration de la Providence, et cette ferme confiance la soutint dans la suite au milieu des circonstances les plus décourageantes.

Jusqu'alors, l'espérance de la liberté n'était point entrée dans son cœur. Ce sentiment nouveau pour elle la remplit d'une grande joie : elle se remit aussitôt en prières; mais ses idées étaient si confuses, que, ne sachant elle-même ce qu'elle voulait demander à Dieu, elle le pria seulement de ne pas la priver du bonheur qu'elle éprouvait, et qu'elle ne savait définir. Bientôt cependant le projet d'aller à Saint-Pétersbourg se jeter aux pieds de l'empereur et lui demander la grâce de son père se déve-

loppa dans son esprit, et l'occupa désormais uniquement.

Elle avait choisi, dans la lisière d'un bois de bouleaux qui se trouvait près de la maison, une place favorite où elle se retirait souvent pour faire ses prières; elle fut plus exacte encore à s'y rendre dans la suite. Là, tout entière à son projet, elle venait prier Dieu, avec toute la ferveur de sa jeune ame, de favoriser son voyage, et de lui donner la force et les moyens de l'exécuter. S'abandonnant à cette idée, elle s'oubliait souvent dans le bois, au point de négliger ses occupations ordinaires, ce qui lui attirait les reproches de ses parens. Elle fut longtems avant d'oser s'ouvrir à eux, au sujet de l'entreprise qu'elle méditait. Son cou-

rage l'abandonnait chaque fois qu'elle approchait de son père pour commencer cette explication hasardeuse, dont elle prévoyait confusément le peu de succès. Cependant, lorsqu'elle crut avoir suffisamment mûri son projet, elle détermina le jour où elle parlerait, et se proposa fermement de vaincre sa timidité.

A l'époque fixée, Prascovie se rendit de bonne heure au bois pour demander à Dieu le courage de s'exprimer, et l'éloquence nécessaire pour persuader ses parens : elle revint ensuite à la maison, résolue de parler au premier des deux qu'elle rencontrerait. Elle désirait que le hasard lui fît trouver sa mère, dont elle espérait plus de condescendance; mais, en approchant de la maison, elle

vit son père assis sur un banc près de la porte, et fumant une pipe. Elle vint à lui courageusement, commença l'explication de son projet, et demanda, avec toute la chaleur dont elle fut capable, la permission de partir pour Saint-Pétersbourg. Lorsqu'elle eut terminé son discours, son père, qui l'avait écoutée sans l'interrompre, et du plus grand sérieux, la prit par la main, et, rentrant avec elle dans la chambre, où la mère apprêtait le dîner : « Ma femme, s'écria-t-il,
» bonne nouvelle ! nous avons trouvé un
» puissant protecteur ! Voilà notre fille
» qui va partir sur l'heure pour Saint-
» Pétersbourg, et qui veut bien se char-
» ger de parler elle-même à l'empereur. »
Lopouloff raconta plaisamment ensuite

tout ce que lui avait dit Prascovie. « Elle » ferait mieux, répondit la mère, d'être » à son ouvrage, que de venir vous con- » ter ces balivernes. » La jeune fille s'était armée d'avance contre la colère de ses parens; mais elle n'eut point de force contre leur persifflage, qui semblait anéantir toutes ses espérances. Elle se mit à pleurer amèrement. Son père, qu'un instant de gaîté avait fait sortir de son caractère, reprit bientôt toute sa sévérité. Tandis qu'il la grondait au sujet de ses larmes, sa mère attendrie l'embrassait en riant. « Allons, lui dit-elle, » en lui présentant un linge, commence » par nettoyer la table pour le dîner; tu » pourras ensuite partir pour Saint-Pé- » tersbourg à ta commodité. »

Cette scène était plus faite pour dégoûter Prascovie de ses projets, que des reproches ou des mauvais traitemens; cependant, l'humiliation qu'elle éprouvait de se voir traiter comme un enfant se dissipa bientôt et ne la découragea point. La glace était rompue : elle revint à la charge à plusieurs reprises, et ses prières furent bientôt si fréquentes et si importunes, que son père, perdant patience, la gronda sérieusement, et lui défendit avec sévérité de lui parler là-dessus davantage. Sa mère, avec plus de douceur, tâcha de lui faire comprendre qu'elle était trop jeune encore pour songer à une entreprise si difficile.

Depuis lors, trois ans s'écoulèrent sans que Prascovie osât renouveler ses ins-

tances à ce sujet. Une longue maladie de sa mère la contraignit de renvoyer son projet à des tems plus favorables; cependant il ne se passa pas un seul jour sans qu'elle ne joignît à ses prières ordinaires celle d'obtenir de son père la permission de partir, bien persuadée que Dieu l'exaucerait un jour.

Cet esprit religieux, cette foi vive dans une si jeune personne, doivent paraître d'autant plus extraordinaires qu'elle ne les devait point à l'éducation. Sans être irréligieux, son père s'occupait peu de prières; et, quoique sa mère fût plus exacte à cet égard, elle manquait en général d'instruction, et Prascovie ne devait qu'à elle-même les sentimens qui l'animaient. Pendant ces

trois dernières années sa raison s'était formée; déjà la jeune fille avait acquis plus de poids dans les conseils de la famille : elle put, en conséquence, proposer et discuter son projet que ses parens ne regardaient plus comme un enfantillage, mais qu'ils combattirent avec d'autant plus de force qu'elle leur était devenue plus nécessaire. Les empêchemens qu'ils mettaient à son départ étaient de nature à faire impression sur son cœur. Ce n'était plus par des plaisanteries, ou par des menaces, qu'ils tâchaient de la dissuader, mais par des caresses et par des larmes. « Nous som-
» mes déjà vieux, lui disaient-ils, nous
» n'avons plus ni fortune, ni amis en
» Russie; aurais-tu le courage d'aban-

» donner dans ce désert des parens dont
» tu es l'unique consolation, et cela,
» pour entreprendre seule un voyage
» périlleux qui peut te conduire à ta
» perte et leur coûter la vie, au lieu de
» leur procurer la liberté ! » A ces raisons, Prascovie ne répondait que par des larmes; mais sa volonté n'était point ébranlée, et chaque jour l'affermissait dans sa résolution.

Il se présentait une difficulté d'une autre nature, et plus réelle encore que l'opposition de son père : elle ne pouvait partir qu'avec un passeport, sans lequel il ne lui était pas même possible de s'éloigner du village. D'autre part, il n'était guère probable que le gouverneur de Tobolsk, qui n'avait jamais ré-

pondu à leurs lettres, consentît à leur accorder cette faveur. Prascovie fut donc forcée de remettre son départ à un autre tems, et toutes ses idées se portèrent sur les moyens d'obtenir un passeport.

Il y avait alors dans le village un prisonnier, nommé Neiler, né en Russie, et fils d'un tailleur allemand. Cet homme avait été pendant quelque tems domestique d'un étudiant à l'université de Moscou, et il avait tiré de cette circonstance l'avantage de passer pour un esprit fort à Ischim. Neiler s'imaginait être un incrédule. Cette espèce de folie, jointe au métier plus utile de tailleur qu'il possédait, l'avait fait connaître des habitans et des prisonniers, dont les uns lui faisaient raccommoder leurs habits,

et dont les autres s'amusaient de ses impertinences. Au nombre de ces derniers était Lopouloff, chez lequel il venait quelquefois. Neiler, connaissant l'esprit religieux de la jeune personne, la persifflait au sujet de sa dévotion, et l'appelait sainte Prascovie. Celle-ci, le croyant plus habile qu'il n'était, projetait de s'adresser à lui pour en obtenir la supplique qu'elle voulait adresser au gouverneur, dans l'espoir que son père, n'ayant plus qu'à la signer, s'y déciderait plus facilement.

Elle venait un jour d'achever son blanchissage à la rivière, et se disposait à retourner au logis. Avant de partir, elle fit, à son ordinaire, plusieurs signes de croix, et se chargea pénible-

ment de son linge mouillé. Neiler, qui passait par hasard, la vit et se moqua d'elle. « Si vous aviez, lui dit-il, fait » quelques-unes de ces simagrées de » plus, vous auriez opéré un miracle, » et votre linge serait allé tout seul à la » maison. Donnez, ajouta-t-il, en s'em- » parant de force du fardeau, je vous » ferai voir que les incrédules, que vous » haïssez si fort, sont aussi de bonnes » gens. » Il prit en effet la corbeille, et la porta jusqu'au village. Chemin faisant, Prascovie, qui n'avait qu'un désir, celui d'obtenir un passeport, lui parla de la supplique et du service important qu'elle attendait de lui. Malheureusement, le philosophe ne savait pas écrire : il avoua que, depuis l'instant où il s'é-

tait voué à l'état de tailleur, il avait totalement négligé la littérature; mais il lui indiqua dans le village un homme qui pourrait remplir son attente. Prascovie revint toute joyeuse, se proposant de mettre à profit ce conseil dès le lendemain. En rentrant chez son père, où se trouvaient quelques personnes, Neiler se vanta hautement du service qu'il avait rendu à sainte Prascovie, en lui épargnant la peine de faire un miracle, et fit d'autres mauvaises plaisanteries de ce genre; mais il fut bientôt déconcerté par la réponse de la jeune fille. « Comment » pourrais-je, lui dit-elle, ne pas mettre » toute ma confiance dans la bonté de » Dieu? je ne l'ai prié qu'un instant au » bord de la rivière; et si mon linge

» n'est pas venu seul, il est du moins » venu sans moi, et porté par un incré- » dule. Ainsi le miracle a eu lieu, et je » n'en demande pas d'autre à la Provi- » dence. » A cette réponse, toute la société se mit à rire aux dépens du tailleur, qui se retira très-piqué de l'aventure. On verra dans la suite plusieurs exemples de cette aimable présence d'esprit, qui ne l'abandonna jamais dans les circonstances les plus embarrassantes.

Le lendemain, elle s'empressa de consulter l'homme qu'on lui avait indiqué; elle apprit de lui que la supplique devait être signée par elle-même. L'écrivain se chargea de la dresser dans les formes requises; et, lorsqu'elle fut achevée, Lopouloff, après quelque résis-

tance, consentit à ce qu'elle fût expédiée, et profita de l'occasion pour y joindre une nouvelle lettre relative à ses affaires personnelles.

Dès ce moment, les inquiétudes de la jeune personne disparurent, sa santé se raffermit, et ses parens furent charmés de lui voir reprendre sa gaîté naturelle. Cet heureux changement n'avait pas d'autre cause que la certitude où elle était d'obtenir son passeport, et sa confiance sans bornes en la protection de Dieu. Elle allait souvent se promener sur le chemin de Tobolsk, dans l'espérance de voir arriver quelque courrier. Elle passait devant la station [1] de la

[1] Terme russe, pour *relais*.

poste aux chevaux pour parler au vieil invalide qui en avait la direction, et qui distribuait le peu de lettres adressées à Ischim. Mais depuis long-tems elle n'osait lui en demander, parce qu'il lui avait parlé avec brusquerie, et s'était moqué de son projet de voyage qu'il connaissait.

Six mois s'étaient presque écoulés depuis le départ de la supplique, lorsqu'on vint avertir la famille qu'un courrier était à la poste avec des lettres pour quelques personnes. Prascovie y courut aussitôt et fut suivie de ses parens. Lorsque Lopouloff se nomma, le courrier lui remit un paquet cacheté, contenant un passeport pour sa fille, et prit un reçu de lui. Ce fut un moment de joie

pour la famille. Dans l'abandon total où ils étaient depuis tant d'années, l'envoi de ce passeport leur parut une espèce de faveur. Cependant il n'y avait dans le paquet aucune réponse du gouverneur aux demandes personnelles de Lopouloff. Pour sa fille, elle était libre, et l'on ne pouvait, sans la plus grande injustice, la retenir en Sibérie contre sa volonté.

Le silence absolu que l'on gardait avec son père était plutôt une confirmation de sa disgrâce qu'une faveur. Cette triste réflexion dissipa bientôt l'impression de plaisir que lui avait fait éprouver la condescendance du gouverneur. Lopouloff s'empara du passeport, et déclara, dans le premier moment d'humeur, qu'il n'avait consenti à le

demander que dans la certitude qu'on le lui refuserait, et pour se délivrer des persécutions de sa fille.

Prascovie suivit ses parens à la maison sans rien demander, mais remplie d'espoir et remerciant Dieu le long du chemin d'avoir exaucé l'un de ses vœux. Son père serra le passeport parmi ses hardes, après l'avoir enveloppé soigneusement dans un morceau de linge. Prascovie remarqua cette précaution qui lui parut de bon augure, car il aurait pu le déchirer; elle n'attribua le refus de son père qu'à un dessein particulier de la Providence qui n'avait pas encore marqué l'heure de son départ. Bientôt après elle se rendit au bois où elle passa deux heures à prier, se livrant à toute

la joie que son ardente imagination lui inspirait, et n'ayant plus aucun doute sur le succès de son entreprise.

Ces détails pourront paraître à quelques personnes puérils et minutieux, mais lorsqu'on verra les projets de cette jeune fille réussir au-delà de ses espérances et de toute probabilité, malgré les obstacles sans nombre qu'elle avait à surmonter, on se convaincra qu'aucun motif humain n'aurait suffi pour la conduire au but qu'elle se proposait, et qu'il fallait, pour une telle œuvre, cette *foi qui transporte les montagnes*. Dans tout ce qu'il lui arrivait, Prascovie voyait toujours le doigt de Dieu : « Aussi, » disait-elle, j'ai été quelquefois éprou» vée, mais jamais trompée dans ma

» confiance en lui. » Un incident, qui eut lieu peu de jours après, vint encore ranimer son courage, et contribua peut-être à déterminer ses parens. Sa mère, sans être absolument superstitieuse, s'amusait parfois à chercher des pronostics de l'avenir dans les plus petits événemens de la vie. Sans croire aux jours malheureux, elle évitait cependant d'entreprendre quelque chose le lundi [1], et

[1] En Russie, le lundi passe pour un jour malheureux parmi le peuple et les personnes superstitieuses. La répugnance pour entreprendre quelque chose, mais surtout un voyage, le lundi, est si universelle, que le très-petit nombre de personnes qui ne la partagent pas s'y soumettent par égard pour l'opinion générale et presque religieuse des Russes.

n'aimait point à voir renverser la salière. Quelquefois elle prenait la Bible, et, l'ouvrant au hasard, elle cherchait, dans la première phrase qui lui tombait sous les yeux, quelque chose d'analogue à sa situation et dont elle pût tirer un bon augure. Cette manière de consulter le sort est très-usitée en Russie : lorsque la phrase est insignifiante, on recommence; et, en tiraillant un peu le sens, on finit par lui donner la tournure qu'on désire. Les malheureux s'attachent à tout; et, sans ajouter beaucoup de foi à ces prédictions, ils éprouvent un certain plaisir lorsqu'elles s'accordent avec leurs espérances.

Lopouloff était dans l'usage de lire le soir un chapitre de la Bible à sa fa-

mille : il expliquait aux femmes les mots slavons qu'elles ne comprenaient pas, et cette occupation plaisait infiniment à sa fille. A la fin d'une triste soirée, ces trois solitaires étaient auprès d'une table sur laquelle était le livre saint, la lecture était achevée, et le plus morne silence régnait entre eux, lorsque Prascovie, s'adressant à sa mère, sans autre but que celui de renouer la conversation : « Ouvrez, je vous prie, la » Bible, lui dit-elle, et cherchez, dans » la page à droite, la onzième ligne. » Sa mère prit le livre avec empressement et l'ouvrit avec une épingle ; ensuite, comptant les lignes jusqu'à la onzième à droite, elle lut à haute voix les paroles suivantes :

« Or un ange de Dieu appela Agar du » ciel, et lui dit : Que faites-vous là ? » ne craignez point. »

L'application de ce passage de l'Écriture-Sainte était trop facile à faire pour que l'analogie frappante qu'il présentait avec le voyage projeté pût échapper à personne. Prascovie, transportée de joie, prit la Bible et en baisa les pages à plusieurs reprises. « C'est » vraiment singulier, » disait la mère en regardant son mari. Mais celui-ci, ne voulant pas favoriser leurs idées à ce sujet, s'éleva fortement contre ces ridicules divinations. « Croyez- » vous, disait-il aux deux femmes, que » l'on puisse ainsi interroger Dieu en » ouvrant un livre avec une épingle, et

» qu'il daigne répondre à toutes vos fol-
» les pensées ? Sans doute, ajouta-t-il
» en s'adressant à sa fille, un ange ne
» manquera pas de vous accompagner
» dans votre extravagant voyage, et de
» vous donner à boire quand vous aurez
» soif ! Ne sentez-vous pas quelle est la
» folie de s'abandonner à de semblables
» espérances ? »

Prascovie lui répondit qu'elle était bien loin d'espérer qu'un ange lui apparût pour l'aider dans son entreprise. « Mais cependant, disait-elle, j'espère
» et crois fermement que mon ange
» gardien ne m'abandonnera pas, et que
» mon voyage aura lieu quand je m'y
» opposerais moi-même. » Lopouloff était ébranlé par cette persévérance in-

concevable; cependant un mois s'écoula sans qu'il fût question du départ. Prascovie devenait silencieuse et préoccupée : toujours seule dans le bois ou dans son réduit, elle ne donnait plus aucune marque de tendresse à ses parens. Comme elle avait souvent menacé de partir sans passeport, ils commencèrent à craindre sérieusement qu'elle n'accomplît ce projet, et ils prenaient de l'inquiétude lorsqu'elle s'absentait de la maison plus long-tems qu'à l'ordinaire. Il arriva même un jour qu'ils la crurent décidément partie; Prascovie, en revenant de l'église où elle était allée seule, avait accompagné de jeunes paysannes dans une chaumière voisine et s'y était arrêtée quelques heures. Lorsqu'elle revint

à la maison, sa mère l'embrassa toute en larmes. « Tu as bien tardé, lui dit-» elle. Nous avons cru que tu nous avais » quittés pour toujours! — Vous aurez » bientôt ce chagrin, lui répondit sa » fille, puisque vous ne voulez pas me » livrer le passeport : vous regretterez » alors de m'avoir privée de cette res-» source et de votre bénédiction. » Elle prononça ces paroles sans répondre aux caresses de sa mère, et d'un ton de voix si triste, si altéré, que la bonne mère en fut vivement affectée. Elle lui promit, pour la tranquilliser, de ne plus mettre d'opposition à son départ, qui dépendrait uniquement de la permission de son père. Prascovie ne la demandait plus, mais sa profonde tristesse la sol-

licitait plus éloquemment que n'auraient pu le faire les supplications les plus vives; Lopouloff lui-même ne savait à quoi se résoudre.

Sa femme le priait un matin d'aller prendre quelques pommes de terre dans un petit jardin qu'il cultivait près de la maison. Immobile et plein de ces tristes idées, il paraissait ne faire aucune attention à cette demande; enfin, revenant tout-à-coup à lui : « Allons, dit-il » comme pour s'encourager; aide-toi, » je t'aiderai. ». En achevant ces mots, il prit une bêche et se rendit au jardin. Prascovie le suivit. « Sans doute, mon » père, il faut s'aider dans le malheur, » et j'espère aussi que Dieu m'aidera » dans la prière que je viens vous faire

» et qu'il touchera votre cœur. Rendez-
» moi le passeport, cher et malheureux
» père ! Croyez que c'est la volonté de
» Dieu. Voulez-vous forcer votre fille à
» l'horrible malheur de vous désobéir? »
En parlant ainsi, Prascovie embrassait ses genoux et tâchait de lui inspirer la même confiance qui l'animait. La mère survint. Sa fille la conjura de l'aider à fléchir son père ; la bonne femme ne put s'y résoudre. Elle avait eu la force de consentir au départ, mais elle n'avait point le courage de le demander. Cependant Lopouloff ne put résister plus longtems à de si touchantes sollicitations ; il savait d'ailleurs sa fille si décidée, qu'il craignait de la voir partir sans passeport. « Que faire avec cet enfant? s'é-

» cria-t-il. Il faudra bien la laisser par-
» tir ! » Prascovie , transportée de joie , s'élança au cou de son père. « Soyez sûr, » lui disait-elle en l'accablant des plus » tendres caresses, que vous ne vous » repentirez point de m'avoir écoutée : » j'irai, mon père, oui, j'irai à Saint- » Pétersbourg; je me jeterai aux pieds » de l'empereur, et cette même Provi- » dence, qui m'en inspira la pensée, et » qui a touché votre cœur, voudra bien » aussi disposer celui de notre grand » monarque en notre faveur.

» — Hélas! lui répondit son père en » versant des larmes, crois-tu, pauvre » enfant, que l'on puisse parler à l'em- » pereur comme tu parles à ton père en » Sibérie? Des sentinelles gardent de

» toute part les avenues de son palais,
» et tu ne pourras jamais en passer le
» seuil. Pauvre et mendiante, sans ha-
» bits, sans recommandations, comment
» oseras-tu paraître, et qui daignera te
» présenter? »

Prascovie sentait la force de ces observations sans en être découragée; un pressentiment secret l'emportait sur tous les raisonnemens. « Je conçois les
» craintes que vous inspire votre ten-
» dresse pour moi, répondit-elle; mais
» que de motifs n'ai-je pas d'espérer!
» Réfléchissez, de grâce! Voyez de com-
» bien de faveurs inespérées Dieu m'a
» déjà comblée parce que j'avais mis
» toute ma confiance en lui! Je ne savais
» comment avoir un passeport, il a

» forcé la bouche de l'incrédule à m'in-
» diquer les moyens de l'obtenir; c'est
» lui qui a fléchi l'inexorable gouver-
» neur de Tobolsk. Enfin, malgré votre
» invincible répugnance, ne vous a-t-il
» pas forcé vous-même à m'accorder la
» permission de partir? Soyez donc cer-
» tain, ajouta-t-elle, que cette Provi-
» dence qui m'a fait surmonter tant
» d'obstacles, et qui m'a si visiblement
» protégée jusqu'ici, saura me conduire
» aux pieds de notre empereur. Elle
» mettra dans ma bouche les paroles qui
» doivent le persuader, et votre liberté
» sera la récompense du consentement
» que vous m'accordez. »

Dès cet instant le départ de la jeune fille fut décidé; mais on n'en détermina

point encore l'époque précise. Lopouloff espérait tirer quelques secours de ses amis : plusieurs prisonniers avaient des moyens, quelques-uns même lui avaient fait, en d'autres occasions, des offres que sa discrétion ne lui avait pas permis d'accepter; mais, en cette occasion, il se proposait d'en profiter. Il désirait aussi trouver quelque voyageur qui pût accompagner sa fille pendant les premières marches : il fut trompé dans cette double attente. Cependant Prascovie pressait son départ. Toute la fortune de la famille consistait dans un rouble en argent [1]. Après avoir vainement tenté d'augmenter cette modique

[1] Valeur d'environ quatre francs.

somme, on fixa le jour de la cruelle séparation, d'après le désir de la voyageuse, au 8 septembre, jour d'une fête de la Vierge. Aussitôt que la nouvelle s'en répandit dans le village, toutes leurs connaissances vinrent la voir, poussées par la curiosité plutôt que par un véritable intérêt. Au lieu de l'aider ou de l'encourager dans son entreprise, on désapprouva généralement son père de lui avoir accordé la permission de partir. Ceux qui auraient pu lui donner quelques secours parlèrent des circonstances malheureuses qui empêchent souvent les meilleurs amis de se rendre service au besoin; et, au lieu de l'assistance et des consolations que la famille en attendait, ils ne lui laissèrent

en la quittant que de sinistres présages. Cependant deux des plus pauvres et des plus obscurs prisonniers prirent la défense de Prascovie, et l'encouragèrent par leurs conseils. « On a vu, disaient-» ils, des choses plus difficiles réussir » contre toute espérance. Sans parvenir » elle-même jusqu'au souverain, elle » trouvera des protecteurs qui parleront » pour elle, lorsqu'on la connaîtra et » qu'on l'aimera comme nous. » Le 8 septembre, à l'aube du jour, ces deux hommes revinrent pour prendre congé d'elle, et pour assister à son départ. Ils la trouvèrent déjà toute disposée pour le grand voyage, et chargée d'un sac qu'elle avait préparé depuis long-tems. Son père lui remit le rouble qu'il lui

destinait, mais qu'elle ne voulait point accepter; elle représentait que cette petite somme ne pouvait pas la conduire jusqu'à Saint-Pétersbourg, tandis qu'elle pouvait leur devenir nécessaire. Un ordre absolu de son père put seul la lui faire accepter. Les deux pauvres exilés voulurent aussi contribuer au petit fonds qu'elle emportait pour le voyage; l'un offrit trente kopeks en cuivre, et l'autre une pièce de vingt kopeks en argent : c'était leur subsistance de plusieurs jours. Prascovie refusa leur offre généreuse, mais elle en fut vivement touchée. « Si la Providence, leur dit-elle,
» accorde jamais quelque faveur à mes
» parens, j'espère que vous en aurez
» une part. »

Dans ce moment les premiers rayons du soleil levant parurent dans la chambre. « L'heure est venue, dit-elle, il » faut nous séparer. » Elle s'assit, ainsi que ses parens et les deux amis, comme il est d'usage en Russie en pareille circonstance. Lorsqu'un ami part pour un voyage de long cours, au moment de faire les derniers adieux, le voyageur s'assied ; toutes les personnes qui se trouvent présentes doivent l'imiter : après une minute de repos, pendant laquelle on parle du tems et de choses indifférentes, on se lève, et les pleurs et les embrassemens commencent.

Cette cérémonie qui, au premier coup d'œil paraît insignifiante, a cependant quelque chose d'intéressant.

Avant de se séparer pour long-tems, peut-être pour toujours, on se repose encore quelques momens ensemble, comme si l'on voulait tromper la destinée, et lui dérober cette courte jouissance.

Prascovie reçut à genoux la bénédiction de ses parens, et, s'arrachant courageusement de leurs bras, quitta pour toujours la chaumière qui lui avait servi de prison depuis son enfance. Les deux exilés l'accompagnèrent pendant la première verste. Le père et la mère, immobiles sur le seuil de la porte, la suivirent long-tems des yeux, voulant lui donner de loin un dernier adieu; mais la jeune fille ne regarda plus en arrière, et disparut bientôt dans l'éloignement.

Lopouloff et sa femme rentrèrent alors

dans leur triste demeure, qui, désormais, allait leur paraître bien déserte. Les malheureux vécurent encore plus isolés qu'auparavant : les autres habitans d'Ischim accusaient le père d'avoir lui-même poussé sa fille à cette imprudente entreprise, et le tournaient en ridicule à ce sujet. On se moquait surtout des deux prisonniers qui, dans leur simplicité, n'avaient pas caché la promesse que Prascovie leur avait faite de s'intéresser à eux, et on les félicitait d'avance sur leur bonne fortune.

Laissons maintenant cette région de peines, et suivons notre intéressante voyageuse. Lorsque les deux amis qui l'avaient accompagnée la quittèrent, elle avait trouvé plusieurs jeunes filles

qui faisaient la même route qu'elle jusqu'au village voisin, éloigné d'Ischim d'environ vingt-cinq verstes. Chemin faisant, elles furent accostées par une bande de jeunes paysans dont quelques-uns étaient à moitié ivres; ils descendirent de cheval sous prétexte de les accompagner : c'était à l'entrée d'un grand bois. Les voyageuses alarmées ne voulurent point s'y acheminer avec eux : elles avaient quelques provisions, et s'assirent au bord du chemin pour se restaurer en priant les villageois de continuer leur route; mais ils s'assirent avec elles en déclarant vouloir partager leur déjeûner, et les accompagner ensuite jusqu'au village. Dans cette perplexité, Prascovie, pour éloigner ces

importuns, crut pouvoir employer une petite ruse qui lui réussit. « Nous irions » volontiers avec vous, leur dit-elle, » mais nous devons attendre ici mes » frères qui nous amènent des chariots » pour nous transporter. » Les jeunes paysans virent en effet dans l'éloignement deux chariots que Prascovie avait aperçus avant eux; bientôt après ils remontèrent à cheval et disparurent. « C'é- » tait un petit mensonge, disait-elle en » racontant sa première aventure, mais » il ne m'a pas porté malheur. » Elle parvint heureusement au village où elle devait s'arrêter, et logea chez un paysan de sa connaissance qui la traita fort bien.

Le lendemain, à son réveil, la fati-

gue de la première marche qu'elle eût jamais faite se faisait vivement sentir. En sortant de l'isba [1], où elle avait passé la nuit, elle eut un moment d'effroi lorsqu'elle se vit toute seule. L'histoire d'Agar dans le désert lui revint à la mémoire et lui rendit son courage. Elle fit le signe de la croix et s'achemina en se recommandant à son ange gardien. Après avoir dépassé quelques maisons, elle aperçut l'enseigne de l'aigle sur le cabaret du village devant lequel elle avait passé la veille, ce qui lui fit juger

[1] Maison de paysan, ordinairement composée d'une seule chambre dont un énorme poêle occupe une bonne partie. Quoique l'isba réponde à peu près au mot de *chaumière*, il n'entraîne point cependant l'idée de misère.

qu'au lieu d'avoir pris le chemin de Pétersbourg, elle revenait sur ses pas. Elle s'arrêta pour s'orienter, et vit son hôte qui souriait sur le pas de sa porte. « Si » vous voyagez de cette manière, s'é-» cria-t-il, vous n'irez pas loin, et vous » feriez peut-être mieux de retourner » chez vous. »

Cet accident lui arriva quelquefois dans la suite, et, lorsque, dans son indécision, elle demandait le chemin de Pétersbourg, à l'extrême distance où elle se trouvait de cette ville, on se moquait d'elle, ce qui la jetait dans un grand embarras. Prascovie, n'ayant aucune idée de la géographie du pays qu'elle avait à parcourir, s'était imaginée que la ville de Kiew, fameuse dans

la religion du pays, et dont sa mère lui avait souvent parlé, se trouvait sur le chemin de Pétersbourg: elle avait le projet d'y faire ses dévotions en passant, et se promettait d'y prendre un jour le voile, si son entreprise réussissait.

Dans la fausse idée qu'elle s'était formée de la situation de cette ville, voyant qu'on souriait lorsqu'elle demandait le chemin de Pétersbourg, elle demandait aux passans celui de Kiew, ce qui lui réussissait plus mal encore.

Une fois, entre autres, se trouvant indécise sur le choix de plusieurs chemins qui se croisaient, elle attendit un kibick qui s'approchait, et pria les voyageurs de lui indiquer celui de ces chemins qui conduisait à Kiew. Ils crurent

qu'elle plaisantait. « Prenez, lui dirent-
» ils en riant, celui que vous voudrez,
» ils conduisent tous également à Kiew,
» à Paris et à Rome. » Elle prit celui du milieu, qui se trouva heureusement être le sien. Elle ne pouvait donner aucun détail exact sur la route qu'elle avait tenue, ni sur le nom des villages par lesquels elle avait passé et qui se confondaient dans sa mémoire. Lorsqu'elle arrivait dans un hameau peu considérable, elle était ordinairement bien accueillie par les maîtres de la première maison où elle demandait l'hospitalité; mais, dans les gros villages, et lorsque les maisons avaient une bonne apparence, elle avait presque toujours de la peine à trouver un asile : on la prenait

souvent pour une aventurière de mauvaises mœurs, et ce soupçon si injuste lui donna de grands désagrémens pendant son voyage.

Quelques marches avant d'arriver à Kamoüicheff, un violent orage la surprit en chemin, comme elle achevait avec peine une des plus longues journées qu'elle eût encore faites. Elle redoubla de vitesse pour atteindre les premières habitations qu'elle ne croyait pas être fort éloignées, mais un tourbillon de vent ayant renversé un arbre devant elle, la frayeur lui fit chercher un refuge dans un bois voisin. Elle se plaça sous un sapin entouré de hauts buissons, pour se préserver de la violence du vent. La tempête dura toute

la nuit ; la jeune fille la passa sans abri dans ce lieu désert, exposée aux torrens de la pluie qui ne cessa que vers le matin. Lorsque l'aube parut, elle se traîna jusqu'au chemin, exténuée de froid et de faim, pour continuer sa route. Heureusement un paysan qui passait eut pitié d'elle et lui offrit une place sur son chariot. Vers les huit heures du matin, elle arriva dans un grand village. Le paysan, qui ne devait pas s'y arrêter, la déposa au milieu de la rue, et continua sa route. Prascovie pressentait qu'elle serait mal reçue : les maisons avaient une bonne apparence. Cependant, pressée par la fatigue et la faim, elle s'approcha d'une fenêtre basse auprès de laquelle une femme de quarante à cin-

quante ans triait des pois, et la pria de la recevoir chez elle. La villageoise, après l'avoir examinée quelques instans d'un air de mépris, la renvoya durement.

En descendant du chariot qui l'avait amenée, Prascovie était tombée dans la boue et ses habits en étaient couverts. La cruelle nuit qu'elle venait de passer dans la forêt, ainsi que le manque de nourriture, avait sans doute aussi altéré ses traits, et lui donnait un aspect défavorable. La malheureuse fut rejetée de toutes les maisons où elle se présenta. Une méchante femme, à la porte de laquelle, vaincue par la fatigue, elle s'était assise et qu'elle conjurait de la recevoir, la força par des

menaces de s'éloigner en lui disant qu'elle ne recevait chez elle ni les voleurs, ni les coureuses. La jeune fille, voyant une église devant elle, s'y achemina tristement. « Du moins, se disait-» elle, on ne m'en chassera pas. » La porte s'en trouva fermée ; elle s'assit sur les marches qui y conduisaient. Des petits garçons qui l'avaient suivie, et qui s'étaient attroupés autour d'elle lorsque la femme la maltraitait, continuèrent à l'insulter et à la traiter de voleuse. Elle demeura près de deux heures dans cette situation pénible, se mourant de froid, d'inanition, priant Dieu de l'assister et de lui donner la force de supporter cette épreuve.

Cependant une femme s'approcha pour

l'interroger. Prascovie raconta l'affreuse nuit qu'elle avait passée dans le bois ; d'autres paysans s'arrêtèrent pour l'entendre. Le starost [1] du village examina son passeport, et déclara qu'il était en règle : alors la bonne femme attendrie lui offrit sa maison ; mais, lorsque la voyageuse voulut se soulever, ses membres étaient tellement engourdis qu'on fut obligé de la soutenir. Elle avait perdu un de ses souliers, elle montra son pied nu et ses jambes enflées. Une pitié générale succéda bientôt aux indignes soupçons qui l'avaient fait maltrai-

[1] Starost, de l'adjectif *staori*, vieux ou ancien, est, en Russie, ce que sont les maires en France ; les *schultz* ou baillis en Allemagne.

ter. On la plaça sur un chariot, et les mêmes enfans, qui l'avaient insultée quelques momens auparavant, s'empressèrent de la traîner, et la conduisirent ainsi chez la villageoise qui la reçut avec beaucoup d'amitié, et chez laquelle elle passa plusieurs jours. Pendant ce tems de repos, un paysan charitable lui fit une paire de bottines; enfin, lorsqu'elle eut recouvré sa santé et ses forces, elle prit congé de la bonne femme, et continua son voyage qu'elle poursuivit jusqu'à l'hiver, s'arrêtant plus ou moins dans différens villages, selon que la fatigue l'y obligeait, et d'après l'accueil qu'elle recevait des habitans. Elle tâchait, pendant le séjour qu'elle y faisait, de se rendre utile, en balayant la maison,

en lavant le linge ou en cousant pour ses hôtes. Elle ne contait son histoire que lorsqu'elle était déjà reçue et établie dans la maison. Elle avait remarqué que, lorsqu'elle voulait se faire connaître au premier abord, on ne la croyait pas, et qu'on la prenait pour une aventurière. En effet, les hommes sont généralement disposés à se roidir lorsqu'ils aperçoivent qu'on veut les gagner. Il faut les toucher sans qu'ils s'en doutent, et ils accordent plus volontiers leur pitié que leur estime. Prascovie commençait donc par demander un peu de pain; puis elle parlait de la fatigue dont elle était accablée, pour obtenir l'hospitalité; enfin, lorsqu'elle était établie chez ses hôtes, elle disait son nom et racontait son his-

toire. C'est ainsi que, dans son pénible voyage, elle faisait peu à peu le cruel apprentissage du cœur humain.

Souvent des personnes qui l'avaient rejetée, la voyant s'éloigner en pleurant, la rappelaient et la traitaient fort bien. Les mendians, accoutumés aux refus, y paraissent peu sensibles ; mais Prascovie, quoique placée par le sort dans une situation déplorable, n'avait point encore été, avant son voyage, dans le cas d'implorer la pitié ; et, malgré toute sa force d'ame et sa résignation, elle était navrée des refus, surtout lorsqu'ils provenaient de la mauvaise opinion que l'on prenait d'elle.

Le bon effet qu'avait produit, dans la circonstance dont nous venons de par-

ler, l'exhibition de son passeport, l'engagea dans la suite à le montrer, lorsqu'elle désirait obtenir plus de faveur de ses hôtes : elle y était qualifiée de fille de capitaine, ce qui lui fut utile en plusieurs occasions. Cependant, elle avouait que le malheur d'être repoussée lui était arrivé rarement, tandis que les traitemens d'humanité et de bienveillance qu'elle avait éprouvés étaient innombrables : « On s'imagine, disait-» elle dans la suite, que mon voyage a » été bien désastreux, parce que je ne » raconte que les peines et les embarras » dans lesquels je me suis trouvée, et » que je ne dis rien des bons gîtes que » j'ai rencontrés, et dont personne ne » désire savoir l'histoire. »

Parmi les situations pénibles de son voyage, il en est une dans laquelle la jeune fille crut sa vie menacée, et qui mérite d'être connue par sa singularité.

Elle marchait un soir le long des maisons d'un village, pour chercher un logement, lorsqu'un paysan, qui venait de lui refuser très-durement l'hospitalité, la suivit et la rappela. C'était un homme âgé et de très-mauvaise mine. Prascovie hésita si elle accepterait son offre, et se laissa cependant conduire chez lui, craignant de ne pas obtenir un autre gîte. Elle ne trouva dans l'isba qu'une femme âgée, et dont l'aspect était encore plus sinistre que celui de son conducteur. Ce dernier ferma soigneusement la porte, et poussa les gui-

chets des fenêtres. En la recevant dans leur maison, ces deux personnes lui firent peu d'accueil : elles avaient un air si étrange, que Prascovie éprouvait une certaine crainte, et se repentait de s'être arrêtée chez elles. On la fit asseoir. L'isba n'était éclairé que par des esquilles de sapin enflammées plantées dans un trou de la muraille, et qu'on remplaçait lorsqu'elles étaient consumées. A la clarté lugubre de cette flamme, lorsqu'elle se hasardait à lever les yeux, elle voyait ceux de ses hôtes fixés sur elle. Enfin, après quelques minutes de silence : « D'où venez-vous ? » lui demanda la vieille.

» — Je viens d'Ischim, et je vais à
» Pétersbourg.

» — Oh ! oh ! vous avez donc beaucoup » d'argent pour entreprendre un si grand » voyage ?

» — Il ne me reste que quatre-vingts » kopeks en cuivre, répondit la voya- » geuse intimidée.

» — Tu mens ! s'écria la vieille; oui, » tu mens ! On ne se met pas en route, » pour aller si loin, avec si peu d'ar- » gent ! » La jeune fille avait beau protester que c'était là tout son avoir, on ne la croyait pas. La femme ricanait avec son mari. « De Tobolsk à Pétersbourg avec » quatre-vingts kopeks, disait-elle, c'est » probable, vraiment ! » La malheureuse fille, outragée et tremblante, retenait ses larmes, et priait Dieu tout bas de la secourir. On lui donna cependant quel-

ques pommes de terre, et, dès qu'elle les eut mangées, son hôtesse lui conseilla de s'aller coucher. Prascovie, qui commençait fortement à soupçonner ses hôtes d'être des voleurs, aurait volontiers donné le reste de son argent pour être délivrée de leurs mains. Elle se déshabilla en partie avant de monter sur le poêle où elle devait passer la nuit [1], laissant en bas à leur portée ses poches et son sac, afin de leur donner la facilité de compter son argent, et

[1] Les poêles russes sont très-grands, et les paysans, n'ayant point de lit dans ce pays, couchent tout habillés, soit sur les bancs qui règnent dans toute l'enceinte de leur cabane, soit sur le poêle, qui est la place la plus spacieuse et en même tems la plus chaude.

pour s'épargner la honte d'être fouillée.

Dès qu'ils la crurent endormie, ils commencèrent leurs recherches. Prascovie écoutait avec anxiété leur conversation. « Elle a encore de l'argent sur » elle, disaient-ils; elle a sûrement des » assignations[1]. J'ai vu, ajouta la vieille, » un cordon passé à son cou, auquel » pend un petit sac; c'est là où est l'ar- » gent. » C'était un petit sac de toile cirée, contenant son passeport qu'elle

[1] Les monnaies d'or et d'argent étant très-rares en Russie, on ne s'y sert ordinairement que de monnaie de cuivre ou kopeks, dont 100 font un rouble en papier, et d'assignations. Ces assignations sont des billets de 5, 10, 25, 50 et 100 roubles, qui, avec les kopeks, sont les seuls signes monétaires d'un usage habituel.

ne quittait jamais. Ils se mirent à parler plus bas, et les mots qu'elle entendait de tems en tems n'étaient pas faits pour la rassurer. « Personne ne l'a vue entrer » chez nous, disaient ces misérables ; » on ne se doute pas même qu'elle soit » dans le village. » Ils parlèrent encore plus bas. Après quelques instans de silence, et lorsque son imagination lui peignait les plus grands malheurs, la jeune fille vit tout-à-coup paraître auprès d'elle la tête de l'horrible vieille qui grimpait sur le poêle. Tout son sang se glaça dans ses veines. Elle la conjura de lui laisser la vie, l'assurant de nouveau qu'elle n'avait point d'argent ; mais l'inexorable visiteuse, sans lui répondre, se mit à chercher dans ses habits,

dans ses bottines, qu'elle lui fit ôter. L'homme apporta de la lumière : on examina le sac du passeport ; on lui fit ouvrir les mains ; enfin le vieux couple, voyant ses recherches inutiles, descendit, et laissa notre voyageuse plus morte que vive.

Cette scène effrayante, et plus encore la crainte de la voir se renouveler, la tinrent long-tems éveillée. Cependant, lorsqu'elle reconnut à leur respiration bruyante que ses hôtes s'étaient endormis, elle se tranquillisa peu à peu, et, la fatigue l'emportant sur la frayeur, elle s'endormit elle-même profondément. Il était grand jour lorsque la vieille la réveilla. Elle descendit du poêle, et fut tout étonnée de lui trouver, ainsi qu'à

son mari, un air plus naturel et plus affable. Elle voulait partir ; ils la retinrent pour lui donner à manger. La vieille en fit aussitôt les préparatifs avec beaucoup plus d'empressement que la veille. Elle prit la fourche et retira du poêle le pot au stchi [1], dont elle lui servit une bonne portion : pendant ce tems le mari soulevait une trappe du plancher sous lequel était le seau du kvas [2], et lui en servit une pleine cruche. Un peu rassurée par ce bon traitement, elle répondit avec sincérité à leurs questions, et raconta une partie de son his-

[1] Soupe russe faite avec des choux aigres et de la viande salée.

[2] Petite bière faite avec de la farine de seigle.

toire. Ils eurent l'air d'y prendre intérêt, et, voulant justifier leur conduite précédente, ils l'assurèrent qu'ils n'avaient voulu savoir si elle avait de l'argent, que parce qu'ils l'avaient mal à propos soupçonnée d'être une voleuse; mais qu'elle pourrait voir, en comptant sa petite somme, qu'ils étaient bien loin eux-mêmes d'être des voleurs. Enfin Prascovie prit congé d'eux, ne sachant trop si elle leur devait des remercîmens, mais se trouvant fort heureuse d'être hors de leur maison.

Lorsqu'elle eut fait quelques verstes hors du village, elle eut la curiosité de compter son argent. Le lecteur sera sans doute aussi surpris qu'elle le fut elle-même, en apprenant qu'au lieu de

quatre - vingts kopeks qu'elle croyait avoir, elle en trouva cent vingt. Ses hôtes en avaient ajouté quarante.

Prascovie aimait à redire cette aventure, comme une preuve évidente de la protection de Dieu, qui avait changé tout-à-coup le cœur de ces malhonnêtes gens. Quelque tems après, elle courut un danger d'une autre espèce, et qui l'effraya beaucoup. Comme elle avait un jour une longue traite à faire, elle partit à deux heures du matin de la station où elle avait couché. Au moment de sortir du village, elle fut attaquée par une troupe de chiens qui l'entourèrent. Elle se mit à courir, en se défendant avec son bâton, ce qui ne fit qu'augmenter leur rage. Un de ces animaux

saisit le bas de sa robe et la déchira. Elle se jeta à terre en se recommandant à Dieu. Elle sentit même avec horreur un des plus obstinés appuyer son nez froid sur son cou pour la flairer. « Je pensais, » disait-elle, que celui qui m'avait sau- » vée de l'orage et des voleurs, me pré- » serverait aussi de ce nouveau danger. » Les chiens ne lui firent aucun mal; un paysan qui passait les dispersa.

La saison avançait. Prascovie fut retenue près de huit jours dans un village, par la neige qui était tombée en si grande abondance, que les chemins étaient impraticables aux piétons. Lorsqu'ils furent suffisamment battus par les traîneaux, elle se disposait courageusement à continuer sa route à pied; mais

les paysans chez lesquels elle avait logé l'en dissuadèrent, et lui en firent voir le danger. Cette manière de voyager devient alors impossible aux hommes même les plus robustes, qui périraient infailliblement égarés dans ces déserts glacés, lorsque le vent chasse la neige, et fait disparaître les chemins.

Son bonheur amena dans ce village un convoi de traîneaux qui conduisait des provisions à Ekatherinembourg pour les fêtes de Noël. Les conducteurs lui donnèrent une place sur un de leurs traîneaux. Cependant, malgré les soins que ces braves gens prenaient d'elle, ses habits n'étant pas assortis à la saison, elle avait bien de la peine à supporter la rigueur de l'hiver, enveloppée dans

une des nattes destinées à couvrir les marchandises. Le froid devint si violent pendant la quatrième journée que, lorsque le convoi s'arrêta, la voyageuse transie n'eut pas la force de descendre du traîneau. On la transporta dans le kharstma [1], auberge isolée à plus de trente verstes de toute habitation, et où se trouvait la station de la poste aux chevaux. Les paysans s'aperçurent qu'elle avait une joue gelée, et la lui frottèrent avec de la neige en prenant le plus grand soin d'elle, mais ils refusèrent absolument de la conduire plus

[1] Les *kharstma* sont de grands hangars couverts où s'arrêtent les voyageurs, comme dans les *caravanserais* de l'Orient et les *ventas* d'Espagne : excepté le toit, on n'y trouve que ce qu'on y apporte.

loin, et lui représentèrent qu'elle courrait le plus grand danger en s'exposant à voyager sans pelisse par un froid si vif, et qui ne manquerait pas d'augmenter encore. La jeune fille se mit à pleurer amèrement, prévoyant qu'elle ne trouverait plus une occasion aussi favorable et d'aussi bonnes gens pour la conduire. D'autre part, les maîtres du kharstma ne paraissaient pas du tout disposés à la garder, et voulurent à toute force qu'elle partît avec ceux qui l'avaient amenée. Dans cette position embarrassante, se voyant déçue de l'espoir qu'elle avait d'aller jusqu'à Ekatherinembourg en sûreté, elle s'abandonnait dans un coin de la chambre à toute la vivacité de sa douleur.

Ses conducteurs furent touchés de sa situation; ils se cotisèrent pour lui acheter une pelisse de mouton, qui, dans le pays, ne coûte que cinq roubles : malheureusement il ne s'en trouva point à vendre ; aucun des habitans de cette maison isolée ne voulut faire le sacrifice de la sienne, parce qu'il était difficile de la remplacer. Les paysans offrirent jusqu'à sept roubles à une fille de l'auberge, qui les refusa. Dans cette perplexité, un des plus jeunes conducteurs proposa tout-à-coup un expédient des plus singuliers, et qui permit à Prascovie de profiter de leur bonne volonté. « Nous lui prêterons, dit-il, tour à tour, » nos pelisses, ou bien elle prendra la » mienne une fois pour toutes, et nous

» changerons entre nous à chaque » verste. » Ils y consentirent tous avec plaisir. On fit aussitôt le calcul de la distance et du nombre de fois que les pelisses devaient être changées. Les paysans russes veulent savoir leur compte et se laissent difficilement tromper. La voyageuse fut placée sur un traîneau, bien enveloppée dans sa pelisse. Le jeune homme qui la lui avait cédée se couvrit avec la natte dont elle s'était servie jusqu'alors, et, s'asseyant sur ses pieds, se mit à chanter à tue-tête et ouvrit la marche. L'échange des pelisses se fit exactement à chaque poteau des verstes, et le convoi parvint très-heureusement et très-vite à Ekatherinembourg.

Pendant toute la route, Prascovie ne

cessa de prier Dieu pour que la santé de ses conducteurs ne souffrît pas de leur bonne action.

En arrivant à Ekatherinembourg, Prascovie logea dans la même auberge que ses conducteurs. L'hôtesse, apprenant de ces derniers une partie des aventures de la jeune fille, et jugeant, d'après leur récit, qu'elle était sans argent, lui fit aussitôt l'énumération des personnes de la ville qui passaient pour être les plus généreuses, et lui conseilla de s'adresser à elles pour en obtenir leur protection, et les secours nécessaires pour le long voyage qu'elle avait à faire. Elle loua beaucoup, entre autres, une dame Milin, du caractère le plus obligeant, qui faisait beaucoup de bien aux pau-

vres, et dont la bonté était connue de toute la ville. Les gens de l'auberge confirmèrent la vérité de ce portrait. Lors même que la voyageuse n'aurait pas compris l'intention de l'hôtesse, elle aurait été forcée de chercher un autre gîte. L'auberge était ce qu'on appelle en russe *postoïaleroï dvor* (maison de repos [1]). Elles sont ordinairement formées d'un vaste hangar pour les chevaux, qui n'a que le toit pour couverture, et dans l'angle duquel est une chambre chaude qui en occupe la quatrième partie. Les voyageurs s'arrangent

[1] Le *postoïaleroï dvor* est la dénomination que prennent les auberges dans les lieux habités, tandis qu'elles s'appellent plus modestement *kharstma*, lorsqu'elles sont isolées sur les grandes routes.

comme ils peuvent dans cette pièce unique, dont le plancher sert de lit à ceux qui ne peuvent avoir de place sur le poêle. Le lendemain, Prascovie sortit d'assez bonne heure dans l'intention de se rendre chez Mme Milin; mais, suivant son habitude, elle commença par aller à l'église, où se trouvait plus de monde qu'elle n'en avait jamais vu rassemblé. C'était un dimanche. La ferveur qu'elle mit à ses prières la fit autant remarquer que le sac et le costume qu'elle portait et qui annonçaient une étrangère voyageuse. Au sortir de l'église, une dame lui demanda qui elle était. Prascovie satisfit à sa demande en quelques mots; et, se disposant bientôt à la quitter, lui fit part de l'intention où elle était d'aller

demander l'hospitalité à Mme Milin, dont tout le monde lui avait appris la bienfaisance et l'humanité. Elle parlait à Mme Milin elle-même, qui entendait ainsi son éloge d'une manière qui ne pouvait lui être suspecte de flatterie. Cette bonne dame, avant de se faire connaître à la voyageuse, voulut s'amuser un instant de son embarras. « Cette dame » Milin, dit-elle, qu'on vous vante tant, » n'est pas aussi bienfaisante que vous » vous l'imaginez. Si vous voulez m'en » croire et venir avec moi, je vous pro- » curerai un bien meilleur gîte. »

D'après tout le bien qu'on lui avait dit de Mme Milin à l'auberge, Prascovie prit une mauvaise idée de sa nouvelle connaissance : elle la suivit sans oser

refuser et sans accepter sa proposition. « Au reste, lui dit Mme Milin, voyant » qu'elle ralentissait le pas, si vous tenez » si fort à vous rendre chez cette dame, » voici sa maison à deux pas d'ici : en- » trons chez elle, vous verrez comment » vous y serez reçue ; mais promettez- » moi que, si l'on ne vous y retient pas, » vous viendrez avec moi. » Prascovie, sans répondre, entra dans la maison, et, s'adressant aux femmes de Mme Milin, leur demanda si leur maîtresse était chez elle. Les femmes, étonnées de cette question faite en présence de leur maîtresse elle-même, ne répondirent rien. « Puis-je voir Mme Milin? répéta la voya- » geuse. — Mais, dit enfin une des fem- » mes, la voilà ! » Prascovie, en se re-

tournant, vit Mme Milin qui ouvrait les bras pour la recevoir. « Oh ! je savais » bien que Mme Milin ne pouvait pas être » une méchante femme ! » dit la jeune fille en lui baisant les mains. Cette petite scène fit le plus grand plaisir à sa bienfaitrice.

Elle envoya chercher son amie, madame G***, aussi bonne et aussi charitable qu'elle, pour lui recommander la jeune voyageuse, et pour aviser ensemble aux moyens de lui être utile. Après le déjeûner, et lorsque Prascovie se fut un peu familiarisée avec ses nouvelles protectrices, elle leur raconta dans le plus grand détail l'histoire malheureuse de ses parens, et ne leur cacha pas le projet extraordinaire qu'elle avait formé d'aller

à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père.

Mme Milin, sans trop croire au succès de son entreprise, ne l'en détourna pas; mais les deux dames résolurent de la retenir jusqu'au printems. Le froid était devenu excessif; la voyageuse elle-même voyait l'impossibilité de continuer sa route pendant la rigueur de la saison, et les dames, qui voulaient la garder, ne lui parlèrent point encore de ce qu'elles avaient le pouvoir de faire, et de ce qu'elles firent en effet plus tard, pour l'aider dans son entreprise.

Prascovie se trouvait bien heureuse chez elles. Les caresses et la noble familiarité de ces personnes distinguées avaient un charme tout nouveau pour

elle ; aussi le souvenir du tems fortuné qu'elle passa dans leur société ne sortait point de sa pensée. Lorsque dans la suite elle racontait cette partie de son histoire, le nom chéri de Mme Milin amenait toujours dans ses yeux des larmes de reconnaissance.

Cependant sa santé se trouvait fort ébranlée : la nuit désastreuse qu'elle avait passée dans la forêt lui avait laissé un rhume violent que les grands froids n'avaient fait qu'augmenter. Elle profita de son séjour à Ekatherinembourg pour se soigner, et surtout pour apprendre à lire et à écrire. Cette circonstance de sa vie donnerait une bien mauvaise idée de ses parens, pour avoir négligé jusqu'à ce point l'éducation de leur unique

enfant, si la pensée d'un exil éternel ne leur avait peut-être fait envisager comme inutile, ou même dangereuse, toute instruction pour leur fille, destinée en apparence à vivre dans les dernières classes de la société. Cette profonde ignorance, et l'abandon total dans lequel elle avait vécu jusqu'alors, rendent plus extraordinaire encore l'essor généreux de son ame. Quoi qu'il en soit, Prascovie, occupée en Sibérie des travaux domestiques, avait absolument oublié le peu de lecture qu'elle avait apprise dans sa première enfance. Elle se mit à l'étude avec toute l'ardeur et la force de son caractère, et fut, en quelques mois, en état de comprendre un livre de prières que lui avaient donné

ses protectrices : l'on était souvent obligé de l'arracher à cette occupation. Le plaisir qu'elle éprouvait en trouvant, dans ces prières, les sentimens naturels de son cœur développés et exprimés d'une manière si claire et si touchante, lui faisait désirer vivement l'instruction. « Combien les gens du monde sont heu- » reux ! disait-elle ; comme ils doivent » prier Dieu de bon cœur, étant si bien » instruits de leur religion, avec tant » de moyens d'exprimer leur dévotion, » et tant de sujets de reconnaissance en- » vers la Providence pour les faveurs » dont elle les a comblés ! »

Mme Milin souriait à ces réflexions de la jeune fille ; mais elle pensait que rien ne devait être impossible à une piété si

vraie, à des prières si ardentes. Cette pensée persuada, plus que toute autre chose, les deux charitables dames, qu'il fallait la favoriser dans ses projets, et l'abandonner à la Providence qui semblait la protéger si visiblement. Mme Milin et son amie n'avaient rien négligé jusqu'alors pour la dissuader, et lui avaient fait les offres les plus obligeantes et les plus avantageuses pour la retenir auprès d'elles; mais rien n'avait pu l'ébranler. Elle se reprochait même le bien-être et le bonheur dont elle jouissait à Ekatherinembourg. « Que fait mon père maintenant, tout seul dans le désert, tandis que sa fille s'oublie ici au milieu de toutes les douceurs de la vie? » Telle était la question que ne cessait de s'a-

dresser Prascovie. Ces dames se décidèrent donc à lui donner les moyens de continuer sa route. Au retour du printems, Mme Milin, après avoir pourvu à tout ce dont elle pouvait avoir besoin, arrêta pour elle une place sur un bateau de transport : elle la mit sous la garde d'un homme qui se rendait à Nijeni pour des affaires de commerce, et qui était habitué à ce voyage difficile.

Avant de passer les monts Ourals, qui séparent Ekatherinembourg de Nijeni, on s'embarque sur les rivières qui sortent de ces mêmes montagnes et qui se portent vers le nord. On voyage par eau jusque dans le Tobol, que l'on quitte ensuite pour s'approcher des montagnes. Le passage n'est ni bien

haut, ni très-difficile. Lorsqu'on l'a franchi, l'on s'embarque de nouveau sur les eaux qui descendent dans le Volga. Prascovie, n'ayant pas les moyens de se procurer une voiture et de voyager en poste, profita d'une des nombreuses embarcations qui portent en Russie le fer et le sel par la Tchousova et la Khama.

Son conducteur lui épargna tous les embarras de ce long voyage qu'elle n'aurait pu faire seule sans courir de grands dangers; mais son malheur voulut que cet homme tombât malade en traversant les défilés, et fût contraint de s'arrêter dans un petit village sur les bords de la Khama : elle fut donc encore livrée à elle-même, et privée de

tout appui. Elle fit heureusement le trajet jusqu'à l'embouchure de la Khama dans le Volga. Depuis ce lieu, le bateau, remontant le fleuve, était tiré par des chevaux. La voyageuse éprouva, dans ce dernier trajet, un accident qui lui fit courir les plus grands dangers. Pendant un des violens orages qui sont très-fréquens dans ces contrées, les bateliers, voulant éloigner la barque du rivage, poussèrent, avec force, une grande rame, qui servait de gouvernail, du côté où plusieurs personnes étaient assises sur le bord du bateau et n'eurent plus le tems de la retirer : trois passagers, au nombre desquels était Prascovie, furent renversés dans le fleuve. On les retira aussitôt, et la

jeune fille ne fut point blessée; mais la honte qu'elle éprouvait de changer de vêtement devant tant de monde fit qu'elle les laissa sécher sur elle : un violent rhume fut la suite de cet accident qui eut une influence malheureuse sur sa santé.

Les dames d'Ekatherinembourg, qui avaient chargé son conducteur de faire les arrangemens nécessaires pour la continuation de son voyage depuis Nijeni, ne l'avaient recommandée à personne dans cette ville où Prascovie n'avait pas l'intention de s'arrêter : elle se trouva donc, à son arrivée, sans connaissance et sans protection. Les bateliers la déposèrent sur le bord du fleuve avec son petit équipage, qui était devenu plus

volumineux par les soins de Mme Milin.

En face du pont où l'on débarque ordinairement sur le rivage du Volga, se trouvent une église et un couvent de religieuses situés sur une éminence. Elle s'y achemina pour faire ses prières accoutumées, se proposant d'aller ensuite chercher un gîte quelque part dans la ville.

En entrant dans l'église, qui lui parut déserte, elle entendit, au travers de la grille, les chants des religieuses qui achevaient leurs prières du soir, et regarda cette circonstance comme de bon augure. « Un jour, se disait-elle, si » Dieu favorise mes vœux, je serai de » même cachée sous le voile, n'ayant » plus d'autre occupation que celle de

» remercier la Providence de ses fa-
» veurs. »

Lorsqu'elle sortit de l'église le soleil se couchait : elle s'arrêta quelque tems sous la porte, frappée de la belle vue qui se présentait à ses regards. La ville de Nijeni Novogorod, située au confluent de deux grands fleuves, l'Oca et le Volga, offre, du point où elle se trouvait, un des plus beaux sites que l'on puisse contempler : son étendue lui paraissait immense, et lui inspirait une espèce de crainte.

En partant d'Ischim, Prascovie ne s'était représentée que les dangers physiques qu'elle pouvait courir : elle était préparée d'avance à braver la faim et les froids les plus rigoureux, la mort

elle-même; mais, depuis que la société commençait à lui être connue, elle entrevoyait des obstacles d'un autre genre, contre lesquels tout son courage ne pouvait la soutenir. Après avoir échappé au désert, elle pressentait cette affreuse solitude des grandes villes où le pauvre est seul au milieu de la foule, et où, comme par un horrible enchantement, il ne voit autour de lui que des yeux qui ne regardent pas, et des oreilles sourdes à ses plaintes.

Depuis qu'elle avait connu les dames d'Ekatherinembourg, un nouveau sentiment des bienséances et un peu d'orgueil, peut-être, lui rendaient plus pénibles les démarches auxquelles l'obligeait sa situation. « Hélas, disait-

» elle, où trouverai-je des amies comme
» celles que j'ai quittées ! Me voilà
» maintenant à plus de mille verstes
» d'elles ! Que deviendrai-je en arrivant
» à Pétersbourg lorsque j'approcherai
» du palais impérial, moi qui tremble
» de me présenter ici dans une misé-
» rable auberge ? »

Ces réflexions s'offrirent avec tant de force à son esprit, que, pour la première fois, un profond découragement s'empara d'elle, et lui arracha des larmes. Le souvenir de son père qu'elle avait abandonné, peut-être inutilement, la remplit de regrets et de terreur. Mais bientôt elle se reprocha sa faiblesse et son manque de confiance en Dieu ; elle en demanda pardon à son ange gardien :

« Et ce fut lui, sans doute, disait-elle
» en parlant de cette circonstance de sa
» vie, qui m'inspira la pensée de ren-
» trer dans l'église pour demander à
» Dieu le courage que j'avais perdu. »

En effet, elle rentra précipitamment pour implorer le secours du ciel. Une religieuse se trouvait dans ce moment près de la porte pour la fermer : frappée du mouvement subit de la jeune étrangère qui ne l'aperçut pas, ainsi que de la ferveur qu'elle mettait à ses prières, elle l'aborda pour l'interroger et l'avertir qu'il était l'heure de fermer l'église. Prascovie, un peu déconcertée, lui raconta naïvement la cause de sa brusque rentrée dans le temple, lui fit part de la répugnance qu'elle avait d'aller cher-

cher un asile dans une auberge, et finit par la supplier de lui en accorder un dans le couvent, ne fût-ce que dans les cloîtres. La portière lui répondit qu'on ne logeait pas les étrangers dans le couvent, mais que madame l'abbesse pourrait lui donner quelques secours. « Je n'en demande pas d'autre qu'un » asile pour cette nuit, répliqua Pras- » covie en montrant une bourse qui » contenait quelque argent. Des dames » charitables m'ont donné les moyens » de me passer d'aumônes pour quelque » tems, et je ne demande que la pro- » tection du couvent pour cette nuit. » Demain je continuerai ma route. »

La religieuse consentit à la conduire chez l'abbesse. La respectable supérieure

était en prières, lorsqu'elles entrèrent dans sa chambre : la portière s'arrêta près de la porte et se mit à genoux ; Prascovie l'imita et pria Dieu de lui rendre l'abbesse favorable. Lorsque celle-ci eut fini son oraison, elle s'approcha de la jeune fille qui restait à genoux et la releva avec bonté. Prascovie lui dit son nom et le but de son voyage ; elle montra son passeport et demanda l'hospitalité pour la nuit, ce qui lui fut accordé. Bientôt entourée de plusieurs religieuses amenées par la curiosité dans l'appartement de l'abbesse, elle répondit aux interrogations multipliées qui lui furent faites, et raconta les aventures pénibles de son voyage avec tant de simplicité, et une éloquence si natu-

relle, qu'elle fit répandre des larmes aux dames qui l'écoutaient, et leur inspira le plus vif intérêt. On la combla de caresses et de soins ; l'abbesse la logea dans son propre appartement, et forma dès-lors le projet de la retenir au couvent et de la compter au nombre de ses novices.

Prascovie s'était proposé depuis longtems de prendre le voile si son entreprise réussissait. On a vu précédemment que, jusqu'à son arrivée à Ekatherinembourg, elle avait cru que la ville Kiew était sur le chemin de Pétersbourg. C'était dans cette ville qu'elle s'était promis de faire ses vœux dans la suite ; elle espérait voir en passant les fameuses catacombes, honorer les reliques des

saints qu'elles renferment [1], et s'arrêter une place pour l'avenir dans une des maisons religieuses de cette ville.

Ayant reconnu son erreur, elle ne fit aucune difficulté de choisir le couvent de Nijeni pour sa dernière retraite ; mais elle le promit seulement à la supérieure, et, comme on la pressait d'en faire le vœu formel, elle refusa. « Sais-

[1] Les catacombes de Kiew sont de vastes galeries souterraines, attenantes à la cathédrale desservie par les religieux d'un ancien et riche couvent. On conserve dans ces souterrains une immense quantité de saints grecs, dont les corps intacts, exposés à la vénération des fidèles, sont recouverts de riches habits qui laissent voir les visages, les mains et les pieds. Les chairs desséchées ont à peu près la couleur et la solidité du bois d'acajou.

» je moi-même, répondit-elle, ce que » Dieu exige de moi ? Je veux, je dé- » sire sincèrement finir ici mes jours, » et, si telle est la volonté de la Provi- » dence, qui pourra s'y opposer ? »

Elle consentit à demeurer quelques jours à Nijeni pour se reposer et pour chercher les moyens de se rendre à Moscou ; mais bientôt elle se ressentit de ses fatigues, et tomba dangereusement malade. Depuis sa chute dans le Volga, elle avait une toux profonde qui l'incommodait beaucoup. Une fièvre ardente ne tarda pas à se déclarer ; cependant, quoique les médecins eux-mêmes désespérassent de sa vie, elle n'eut jamais aucune inquiétude. « Je ne crois » point, disait-elle, que mon heure

» soit encore venue, et j'espère que
» Dieu me permettra d'achever mon
» entreprise. » Elle se remit en effet, quoique très-lentement, et passa le reste de la belle saison au couvent. Dans l'état de faiblesse où elle était encore, elle ne pouvait continuer son voyage à pied, moins encore sur des chariots de poste : n'ayant aucun moyen de se procurer une voiture commode, elle se vit donc obligée d'attendre le traînage [1] pour avoir la possibilité de se rendre à Pétersbourg sans éprouver la fatigue des voitures ordinaires. Elle suivit pendant ce tems les offices et la règle du cou-

[1] On appelle ainsi l'époque où les chemins commencent à être praticables pour les traîneaux.

vent, avec une assiduité qui retarda peut-être son rétablissement, et elle se perfectionna dans ses études. Cette conduite acheva de lui gagner l'estime de l'abbesse et des religieuses qui prirent pour elle la plus véritable affection, et ne doutèrent point qu'elle n'accomplît un jour sa promesse de revenir prendre le voile dans leur couvent.

Enfin, lorsque les chemins d'hiver furent établis, elle partit pour Moscou, en traîneau couvert, avec des voyageurs qui faisaient la même route. L'abbesse, n'ayant pu lui faire abandonner son entreprise, lui donna une lettre de recommandation pour une de ses amies, Mlle de S***, à Moscou, et l'assura qu'elle pourrait toujours regarder sa

maison comme un refuge certain, dans lequel elle serait reçue en fille chérie, quel que fût le succès de son voyage.

Prascovie arriva dans cette dernière ville sans embarras et sans accidens. Mlle de S*** eut pour elle beaucoup d'égards et de soins, et la retint quelques jours pour lui chercher un compagnon de voyage jusqu'à Pétersbourg.

Elle partit avec un marchand qui voyageait avec ses propres chevaux et qui demeura vingt jours en chemin. Outre les lettres de recommandation qui lui avaient été remises par les dames d'Ekatherinembourg, elle en reçut une de Mlle de S*** pour Mme la princesse de T***, personne respectable et très-âgée. Telles étaient ses ressources lorsqu'elle

arriva dans la capitale vers le milieu de février, environ dix-huit mois après son départ de Sibérie, avec autant de courage et d'espoir qu'elle en avait le premier jour de son voyage.

Elle logea chez son conducteur sur le canal d'Ekatherinski, et fut quelque tems comme perdue dans cette grande ville, avant de savoir ce qu'elle devait entreprendre, et comment remettre ses lettres de recommandation; ce qui lui fit perdre un tems précieux.

Le marchand, occupé de son commerce, ne songeait guère à elle : il s'était cependant chargé de trouver la demeure de la princesse de T***; mais, avant d'avoir accompli sa promesse, il fut obligé de partir pour Riga, lais-

sant Prascovie sous la garde de sa femme, qui la traitait fort bien, sans pour cela lui être d'aucun secours pour ses projets.

La lettre de Mme de G*** était adressée à une personne qui logeait de l'autre côté de la Néva. Comme l'adresse en était bien détaillée, Prascovie, quelques jours après le départ du marchand, se mit en chemin avec son hôtesse pour Wassili-Ostrow [1]. Mais la Néva était ébranlée, la débâcle des glaces approchait, et la police ne permettait plus le passage. Elle revint donc au logis désolée de ce contre-tems. Dans l'embar-

[1] L'île de Basile, située quartier de la rive droite de la Néva.

ras où elle se trouvait, un des habitués de la maison du marchand lui conseilla, très-mal à propos, de donner une supplique au sénat pour obtenir la révision du procès de son père, et s'offrit de trouver un écrivain pour la rédiger. Le succès de celle qu'elle avait adressée au gouverneur de Tobolsk la décida. On lui fit écrire une supplique très-mal conçue et n'ayant pas la forme requise, sans lui donner la moindre notion sur la manière dont elle devait être présentée. Ce projet ne lui permit pas de remettre, avec l'activité nécessaire, ses lettres de recommandation qui auraient pu lui être bien plus utiles.

Munie de sa supplique, notre intéressante solliciteuse se rendit un matin

au sénat, monta le grand escalier, et pénétra jusque dans une des chancelleries ; mais elle se trouva fort embarrassée parmi tant de monde, ne sachant à qui s'adresser. Les secrétaires, dont elle s'approchait avec sa supplique, lui jetaient un coup d'œil, et se remettaient froidement à écrire ; d'autres personnes qui la rencontraient dans la chambre, au lieu de l'écouter ou de recevoir sa supplique, se détournaient d'elle, comme on ferait d'un meuble ou d'une colonne qui barre le chemin. Enfin, un des invalides, gardes de la chancellerie, qui traversait rapidement la salle, l'ayant rencontrée, se détourna sur la droite pour passer, tandis que Prascovie en faisait autant du même côté pour lui

faire place, de manière qu'ils se heurtèrent rudement. Le vieux garde, de mauvaise humeur, lui demanda ce qu'elle voulait. La jeune fille lui présenta sa supplique, en le priant de la donner au sénat. Cet homme, la croyant une mendiante, pour toute réponse la prit par le bras et la mit à la porte. Elle n'osa plus rentrer, et demeura le reste de la matinée sur l'escalier, dans l'intention de présenter sa supplique au premier sénateur qu'elle rencontrerait. Elle vit plusieurs personnes descendre de voiture et monter l'escalier, ayant des étoiles sur la poitrine : elles avaient toutes une épée, des bottes, et un uniforme ; quelques-unes avaient des épaulettes. Elle pensa que c'étaient des offi-

ciers et des généraux ; attendant toujours de voir arriver un sénateur, qui, d'après l'idée qu'elle s'en était formée, devait avoir quelque chose de particulier qui le ferait reconnaître, et n'offrit sa supplique à personne. Enfin, vers trois heures après midi, tout le monde s'écoula, et Prascovie, se voyant seule, se retira la dernière, fort étonnée d'avoir vu tant de monde au sénat sans rencontrer un sénateur. A son retour, elle fit part de son observation à la marchande, qui eut beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'un sénateur était fait comme un autre homme, et que ceux qu'elle avait vus étaient précisément les sénateurs auxquels elle aurait dû remettre sa supplique.

Le lendemain, à l'heure de la rentrée du sénat, elle se trouva sur l'escalier, et présenta son écrit à tous les arrivans pour ne pas manquer les sénateurs, sur la nature desquels il lui restait encore quelques doutes; mais personne ne voulut le recevoir. Elle vit enfin arriver un gros monsieur avec un cordon rouge, un uniforme rouge, une étoile de chaque côté de la poitrine, et l'épée au côté. « Pour cette fois, se dit à elle-même la » solliciteuse, c'est un sénateur, ou il » n'y en a point dans le monde ! » Elle s'approcha de lui, et lui présenta son papier, en le suppliant de vouloir bien lui donner cours : comme elle barrait le chemin, un laquais du sénateur l'écarta doucement du passage; et son maître,

croyant qu'elle demandait l'aumône, lui dit : « Dieu vous bénisse ! » et monta l'escalier.

Prascovie retourna pendant plus de quinze jours au sénat sans obtenir plus de succès. Souvent, fatiguée de rester debout dans un escalier froid et humide, elle s'accroupissait sur une des marches pour réchauffer ses pieds glacés, cherchant dans la physionomie des passans et des employés quelques signes de compassion et de bienveillance, qu'elle y aurait certainement trouvés s'ils avaient connu sa situation.

Telle est la constitution de la société dans les grandes villes : la misère et l'opulence, le bonheur et l'infortune se croisent sans cesse, et se rencontrent

sans se voir ; ce sont deux mondes séparés qui n'ont aucune analogie, mais entre lesquels un petit nombre d'ames compatissantes, marquées par la Providence, établissent des points rares de communication.

Un jour, cependant, un des employés, qui l'avait sans doute remarquée précédemment, s'arrêta près d'elle, prit la supplique, et sortit de sa poche un paquet de papiers. La malheureuse conçut un instant d'espoir ; mais le paquet était une somme d'assignations, parmi lesquelles il en prit une de cinq roubles, la mit dans la supplique, et, rendant le tout à la suppliante, rentra dans l'appartement et disparut. Prascovie, toute déconcertée, serra l'assignation et se re-

tira. « Je suis sûre, disait-elle un jour » à son hôtesse, que si un frère de » Mme Milin se trouvait parmi les séna- » teurs, il aurait pris ma supplique sans » me connaître. »

Les fêtes de Pâques, pendant lesquelles le sénat ne s'assemble pas, lui donnèrent quelque repos : elle en profita pour faire ses dévotions. En se livrant à ce pieux exercice, elle renouvela ses prières pour le succès de son entreprise ; et telle était la sincérité de sa foi, qu'après sa communion elle revint, persuadée qu'on prendrait sa supplique au sénat la première fois qu'elle s'y présenterait ; ce qu'elle n'hésita point d'annoncer à la marchande comme une chose certaine. Cette dernière était bien loin

de partager son espérance, et lui conseillait d'abandonner cette voie : cependant, comme, le jour de la rentrée du sénat, elle avait des affaires au quai Anglais, voyant Prascovie s'acheminer à pied, elle lui offrit de la conduire en droschky [1]. « Je ne sais, lui disait-elle » en chemin, comment vous n'êtes pas » découragée de tant de démarches inu- » tiles ! A votre place, je laisserais là le » sénat et les sénateurs qui ne feront » jamais rien pour vous ; c'est tout » comme, ajouta-t-elle en lui montrant » la statue de Pierre-le-Grand qui se » trouvait près d'elle, c'est tout comme

[1] Petite voiture basse sur quatre roues ; elle remplace l'usage du cabriolet chez nous.

» si vous offriez votre supplique à cette » statue que voilà : vous n'en obtiendrez » rien de plus.

» — J'espère, répondit Prascovie, que » ma foi me sauvera. Aujourd'hui je » ferai ma dernière démarche au sénat, » et l'on prendra sûrement ma suppli- » que ; Dieu est tout-puissant : oui, » ajouta-t-elle en descendant du dro- » schky, Dieu est tout-puissant, et peut, » si telle est sa volonté, forcer cet » homme de fer à se baisser et à pren- » dre ma supplique. » La marchande, à ces mots, fit un grand éclat de rire, et Prascovie, revenue de son enthousiasme, en rit elle-même : cependant elle n'avait exprimé que sa pensée.

Tandis qu'elle examinait la statue, sa

compagne lui fit observer que le pont de la Néva, qui était tout près, était replacé; des voitures sans nombre se rendaient à Wassili-Ostrow et en revenaient. « Avez-vous la lettre de recommanda- » tion pour Mme de L***? lui demanda- » t-elle; je ne suis pas pressée, et je puis » vous conduire à sa porte. » Il était de bonne heure encore, et Prascovie y consentit. Elles passèrent le pont: le fleuve, qui n'était, quinze jours auparavant, qu'une plaine de glaçons mouvans, dégagé maintenant de toutes ses neiges et couvert de vaisseaux et d'embarcations de toute espèce, la surprit agréablement. Tout était en mouvement autour d'elle: le tems était superbe; elle sentait redoubler son courage, augurant bien

de la visite qu'elle allait faire. « Il me » semble, dit-elle en embrassant sa con- » ductrice, que Dieu est avec moi, et » qu'il ne m'abandonnera pas ! »

Elle trouva Mme de L*** déjà prévenue de son arrivée par une lettre d'Ekatherinembourg, et reçut d'obligeans reproches lorsqu'on apprit qu'elle était depuis si long-tems à Pétersbourg. La réception affectueuse et cordiale qu'elle éprouvait lui rappela vivement la maison et la société de Mme Milin. Lorsque la connaissance fut faite et la familiarité bien établie, Prascovie développa le plan qu'elle avait formé pour obtenir la délivrance de son père, et conta les démarches infructueuses qu'elle avait déjà faites au sénat. M. de L*** examina sa

supplique, et trouva qu'elle n'était pas dressée dans les formes.

« Personne mieux que moi, lui dit-» il, n'aurait pu vous aider dans cette » affaire : un de mes proches parens » occupe un emploi d'assez grande im-» portance au sénat; mais je vous avoue-» rai, comme je le ferais à une ancienne » connaissance et à une amie, que nous » sommes brouillés depuis quelque » tems. Cependant l'occasion est trop » belle, et la brouillerie de trop peu » d'importance pour que j'hésite à faire » les premiers pas; nous voilà d'ailleurs » au tems de Pâques, et je serai charmé » que vous soyez la cause de notre ré-» conciliation. »

On garda la jeune fille à dîner : plu-

sieurs convives arrivèrent peu à peu, et lui témoignèrent le plus vif intérêt. Au moment où l'on allait se mettre à table, le parent dont on a parlé se présenta tout-à-coup dans la salle à manger, en disant : « *Christos Voscres* », suivant l'usage au tems de Pâques [1]. Il n'y eut point d'autre explication que les embrassemens les plus sincères. M. de L***, profitant de la bonne disposition de son parent, lui présenta la jeune Sibérienne. On s'entretint de son affaire

[1] Il est d'usage en Russie d'embrasser ses amis et ses connaissances la première fois qu'on les rencontre dans la semaine de Pâques : le plus empressé dit en embrassant : *Christos voscres* (le Christ est ressuscité); l'autre répond : *Voïstino voscres* (en vérité, il est ressuscité).

pendant le dîner, et tout le monde convint qu'en lui conseillant de s'adresser au sénat on lui avait indiqué une mauvaise voie. La révision du procès de son père, en suivant toutes les formes de la justice, aurait pu durer bien longtems : on pensait qu'il serait beaucoup plus avantageux de s'adresser directement à la bonté de l'empereur, et l'on promit d'en chercher les moyens avec le tems. Enfin, tous les convives l'avertirent de ne plus s'exposer aux aventures du sénat, dont le récit avait fort amusé la société. Vers le soir, Mme de L*** la fit reconduire chez le marchand par son domestique.

En revenant chez son hôte, Prascovie admirait comment la Providence l'avait

conduite chez M. de L*** au moment de la réconciliation des deux parens, et comme pour les lui rendre favorables ; et, lorsqu'elle passa devant le sénat, elle se rappela la prière qu'elle avait faite à Dieu de ne plus y retourner qu'une fois. « Sa bonté, pensait-elle, a fait plus que » je ne lui avais demandé ; car je ne serai » plus obligée d'y retourner, et cet » homme de fer aussi m'a rendu ser- » vice, par la grâce de Dieu, dit-elle en » regardant la statue de Pierre-le-Grand : » sans lui je n'aurais peut-être pas vu que » le pont était rétabli ; je n'aurais pas » fait la connaissance de ces bons amis » qui m'ont promis leur secours, et par » la protection desquels j'espère obtenir » la liberté de mon père. »

Telles étaient les réflexions de Prascovie, dont la foi la plus vive dirigeait et soutenait toutes les démarches. Cependant, malgré tout l'intérêt que prenaient à elle ses amis de Wassili-Ostrow, son bonheur devait avoir une autre source.

L'hôte de Prascovie, revenu depuis quelques jours de Riga, avait été surpris de la trouver encore chez lui, et s'était mis aux enquêtes pour trouver la maison de la princesse T***, pour laquelle la jeune fille avait une lettre de recommandation : cette dame, prévenue aussi de l'arrivée prochaine de la jeune voyageuse, l'attendait chez elle. Le marchand la vit et reçut l'ordre d'amener Prascovie. Celle-ci quitta la maison

qu'elle avait habitée pendant deux mois, et surtout sa bonne hôtesse, avec beaucoup de regrets; mais la protection d'une grande dame favorisait tellement ses espérances, que ce puissant intérêt l'emporta bientôt sur sa tristesse.

Lorsqu'elle arriva chez la princesse avec son conducteur, le portier lui ouvrit la porte. Prascovie, le voyant tout galonné, crut que c'était encore un sénateur qui sortait de la maison, et lui fit la révérence. « C'est le portier de la » princesse, » lui dit à voix basse le marchand. Arrivée au haut de l'escalier, le portier donna deux coups de sonnette dont elle ne comprit pas bien la raison; mais, comme elle avait vu quelquefois des sonnettes à la porte des boutiques,

elle pensa que c'était une précaution contre les voleurs. En entrant dans le salon, elle fut intimidée par l'air de cérémonie et par le silence qui y régnaient : jamais elle n'avait vu d'appartement si orné, et surtout si bien éclairé. La société était nombreuse et disposée en groupes ; les jeunes gens jouaient autour d'une table dans un coin de la chambre, et tous les regards étaient fixés sur elle. La vieille princesse était à une partie de boston avec trois autres personnes : dès qu'elle aperçut la jeune fille, elle lui ordonna de s'approcher. « Bonjour, mon » enfant, lui dit-elle ; avez-vous une » lettre pour moi ? » Malheureusement Prascovie avait oublié de la préparer, et fut obligée de tirer un petit sac de son

sein et d'en sortir péniblement la lettre. Les jeunes personnes présentes chuchotaient et riaient tout bas. La princesse prit la lettre et la lut avec attention. Pendant ce tems, un des partenaires, qui avait arrangé son jeu et que cette visite ennuyait fort, jouait impatiemment des doigts sur la table en regardant la nouvelle arrivée qui venait troubler son plaisir, et qui crut reconnaître en lui le gros monsieur qui avait refusé sa supplique au sénat. Lorsqu'il vit la princesse replier sa lettre, il dit d'une voix formidable : « Boston ! » Prascovie, déjà déconcertée, voyant qu'il la regardait fixement, crut qu'il lui adressait la parole, et répondit : « Que vous plaît-il, » monsieur? » ce qui fit rire tout le

monde. La princesse lui dit qu'elle était charmée de connaître sa bonne conduite et son amour pour ses parens : elle promit de lui être utile ; et, après avoir dit quelques mots en français à une dame de sa maison, elle la congédia d'un signe de tête.

Pendant les premiers jours qu'elle passa chez sa nouvelle protectrice, Prascovie se trouva fort isolée et fort embarrassée : elle aurait préféré être retenue chez ses amis de Wassili-Ostrow, ou même chez le marchand. Cependant, après quelques jours, elle fut plus à son aise dans la maison, et fit connaissance avec les personnes qui l'habitaient. Les domestiques étaient aussi obligeans que leur maîtresse était

bonne et généreuse. Elle mangeait à la table de la princesse, que son grand âge et ses infirmités empêchaient souvent de paraître, et n'avait jamais l'occasion de lui parler en particulier : bientôt les personnes de la société s'accoutumèrent à sa présence et ne s'occupèrent plus d'elle. La jeune étrangère avait souvent fait parler à la princesse du but de son voyage et de ses espérances ; mais soit que cette dame en regardât le succès comme impossible, soit que les personnes qui s'étaient chargées de lui parler l'eussent négligé, ses prières n'eurent aucun résultat, et toutes ses espérances étaient uniquement fondées sur la protection de ses amis de Wassili-Ostrow, qu'elle voyait assez souvent.

Pendant qu'elle était encore chez son premier hôte, un officier de la chancellerie de M. V***, secrétaire des commandemens de S. M. I. l'impératrice-mère, lui avait conseillé de présenter une requête pour obtenir des secours, et s'était chargé lui-même de la faire parvenir. M. V***, croyant secourir un pauvre ordinaire, lui avait destiné cinquante roubles, et lui fit dire de passer chez lui. Elle s'y présenta le matin lorsqu'il était en ville, et fut reçue par Mme V*** qui l'accueillit amicalement, et qui entendit le récit de ses aventures avec autant de surprise que de plaisir. La jeune fille était enfin sur la route qui devait la conduire bientôt à l'accomplissement de tous ses vœux. Mme V*** la

pria d'attendre le retour de son mari, et, dans la longue conférence qu'elles eurent ensemble, cette dame sentit redoubler l'intérêt qu'elle avait conçu au premier abord pour Prascovie.

Lorsque les personnes d'un vrai mérite, lorsque les bonnes ames se rencontrent pour la première fois, elles ne font point connaissance : on peut dire qu'elles se reconnaissent comme de vieux amis qui n'étaient séparés que par l'éloignement ou l'inégalité des conditions.

Dans la première heure que Prascovie passa chez cette dame, elle reconnut avec transport cet accueil simple et cordial qui ne l'avait jamais trompée dans ses espérances, et pressentit son

bonheur ; elle trouvait dans son cœur plus de confiance qu'elle n'en avait jamais éprouvé. Ses prières, écoutées par la bienveillance et soutenues par l'espoir, eurent toute la chaleur qui devait en assurer le succès.

A son retour, M. V*** partagea les sentimens de son épouse, et ne voulut point offrir à la jeune fille le secours qu'il lui avait destiné sans la connaître. Comme il devait retourner à la cour incessamment, il promit de la recommander à Sa Majesté, si le tems et les affaires le permettaient, et la pria de dîner chez lui, pour recevoir sa réponse.

L'impératrice ordonna que Prascovie lui fût présentée le même soir à six

heures. La voyageuse ne s'attendait point à tant de bonheur. Lorsqu'elle en reçut l'assurance, elle pâlit et fut prête à se trouver mal. Au lieu de remercier M. V***, elle leva vers le ciel ses yeux pleins de larmes. « O mon Dieu ! s'é» cria-t-elle, je n'ai donc pas mis en » vain mon espoir en vous ! » Pleine du trouble qui l'agitait, et ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à son nouveau protecteur, elle baisait les mains de Mme V***. « Vous seule, lui » disait-elle, êtes digne de faire agréer » mes remercîmens à l'homme bienfai» sant dont j'attends la délivrance de » mon père ! »

Vers le soir, sans rien changer à son costume simple, on donna quelques

soins à sa toilette, et M. V*** la conduisit à la cour. En approchant du palais impérial, elle pensait à son père qui lui en avait représenté l'entrée comme si difficile. « S'il me voyait maintenant ! » disait-elle à son conducteur. S'il sa- » vait devant qui je vais paraître ! quelle » joie n'éprouverait-il pas ! Mon Dieu ! » mon Dieu ! achevez votre ouvrage ! »

Sans faire la moindre demande sur la manière dont elle devait se présenter, ni sur ce qu'elle devait dire, elle entra sans trouble dans le cabinet de l'impératrice. Sa Majesté la reçut avec sa bonté connue, et l'interrogea sur les circonstances de son histoire, qu'elle désirait connaître, d'après le précis que lui en avait fait M. V***. Prascovie répondit

avec une assurance modeste, comme aurait pu le faire une personne possédant l'usage du monde. Elle parla du but de son voyage; persuadée de l'innocence de son père, elle ne demanda point sa grâce, mais la révision de son procès. Sa Majesté loua son courage, sa piété filiale; elle promit de la recommander à l'empereur, et lui fit remettre aussitôt trois cents roubles pour ses premiers besoins, en attendant de nouveaux bienfaits.

Prascovie sortit du palais tellement pénétrée de son bonheur et de la bonté de l'impératrice, que, lorsqu'à son retour Mme V*** lui demanda si elle était contente de sa présentation, elle ne put répondre que par un torrent de larmes.

Pendant son absence, une dame de la maison de la princesse T***, ne la voyant pas revenir depuis le matin, interrogea le domestique qui l'avait accompagnée, et apprit de lui qu'il l'avait vue monter en voiture avec M. V*** pour se rendre à la cour : on était donc informé de sa présentation. Lorsqu'elle rentra, vers les neuf heures du soir, elle fut aussitôt, et pour la première fois, appelée au salon : le succès qu'elle venait d'obtenir avait opéré une petite révolution dans l'esprit de tout le monde. Son bonheur fit le plus grand plaisir à ses amis, et parut en faire davantage encore aux personnes qui ne lui avaient témoigné jusqu'alors que de l'indifférence. On observa qu'elle avait

une jolie tournure et de beaux yeux. Lorsqu'elle raconta les promesses de Sa Majesté, et les espérances qu'elle en avait conçues pour la délivrance de son père, on trouva cela tout naturel et fort aisé. Plusieurs des membres de la société s'offrirent généreusement de parler au ministre en sa faveur, et de la protéger; enfin, le contentement parut général, et le joueur de boston, après que les remises furent achevées, donna lui-même des marques sensibles d'intérêt.

Elle se retira bientôt dans sa chambre pour se mettre en prières, et pour remercier Dieu des faveurs inattendues qu'elle venait d'en recevoir. Son bonheur lui ôta, pendant plusieurs heures,

le sommeil qui l'avait fuie si souvent pour des causes bien différentes.

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain, et que le souvenir de tout ce qui s'était passé la veille rentra dans sa mémoire, elle fit un cri de joie : « N'est-ce pas un » songe trompeur qui m'abuse? est-il » bien vrai que j'ai vu l'impératrice? » qu'elle m'a parlé avec tant de bonté? »

Les transports de sa joie augmentaient à mesure que ses idées plus claires se débarrassaient des vapeurs du sommeil. Elle s'habilla promptement, et, afin de s'assurer encore de la réalité des événemens de la veille, elle courut aussitôt ouvrir un tiroir dans lequel se trouvait l'argent qu'elle avait reçu par ordre de Sa Majesté.

Quelques jours après, l'impératrice-mère lui fit assigner une pension, et voulut bien elle-même la présenter à l'empereur et à l'impératrice régnante, qui l'accueillirent aussi favorablement. Elle reçut de leur générosité un présent de cinq mille roubles, et des ordres furent donnés pour la révision du procès de son père.

Le vif intérêt qu'elle inspira bientôt à M. de K***, ministre de l'intérieur, ainsi qu'à toute sa famille, aplanit toutes les difficultés. Cet homme respectable possédait deux avantages qui se trouvent rarement réunis dans les personnes en place, le pouvoir et le désir d'obliger; et plus d'une fois les services qu'il aimait à rendre prévinrent les démar-

ches des malheureux. M. de K*** mit toute l'obligeance qui lui était naturelle à terminer la révision du procès dont il était chargé ; et, depuis ce moment, l'intéressante solliciteuse n'eut plus aucune inquiétude sur son sort à venir. Connue à la cour et favorisée du ministre, Prascovie voyait avec plus de surprise encore que de joie l'empressement subit que le public lui témoignait. Les ministres étrangers, et les personnes les plus considérables de la ville voulurent la voir, et lui donnèrent des marques de bienveillance.

La princesse Y*** et Mme W*** lui assurèrent l'une et l'autre une pension de cent roubles. Cette faveur générale n'influa point sur sa manière d'être, et

ne lui donna jamais le moindre mouvement de vanité. Elle avait dans le monde cette assurance que donne la simplicité, j'oserai dire cette hardiesse de l'innocence, qui ne croit pas à la méchanceté des autres.

L'étude approfondie du monde ramène toujours ceux qui l'ont faite avec fruit à paraître simples, et sans prétentions; en sorte que l'on travaille quelquefois long-tems pour arriver au point par où l'on devrait commencer. Prascovie, simple en effet et sans prétentions, n'avait besoin d'aucun effort pour le paraître, et ne se trouvait jamais déplacée dans la bonne société. Un jugement sain, un esprit juste et naturel suppléaient à son ignorance profonde

de toute chose, et souvent ses réponses inattendues et fermes déconcertèrent les indiscrets.

Un jour, quelqu'un l'interrompit au milieu de son récit, en présence d'une nombreuse assemblée, et lui demanda pour quel crime son père avait été condamné à l'exil. A cette question peu délicate, un profond silence annonça la désapprobation de la société. La jeune fille, jetant sur l'indiscret un regard plein d'une juste et froide indignation : « Monsieur, lui répondit-elle, un père » n'est jamais coupable pour sa fille, et » le mien est innocent. »

Lorsqu'elle racontait les détails de son histoire, et développait sans y penser les qualités de son noble caractère,

elle n'était jamais animée par l'enthousiasme qu'elle inspirait à ses auditeurs. Elle ne parlait que pour satisfaire aux demandes qu'on lui faisait. Ses réponses étaient toujours dictées par un sentiment d'obéissance, jamais par le désir de briller ou même d'intéresser personne. Les éloges qu'on lui prodiguait excitaient son étonnement, et, lorsqu'ils étaient outrés, ou même de mauvais goût, son mécontentement devenait visible.

Le tems qu'elle passa dans la capitale, en attendant le décret de rappel de son père, lui donna des jouissances innombrables. Tout était nouveau pour elle, tout l'intéressait. Les personnes qu'elle voyait fréquemment admiraient les ju-

gemens pleins de sens qu'elle portait sur les divers objets de ses observations. Deux dames de la cour qu'elle avait prises dans une affection particulière, les comtesses W***, lui proposèrent un jour de voir l'intérieur du palais impérial, et s'amusèrent beaucoup de la surprise que lui causaient à chaque pas tant de richesses réunies et de si vastes appartemens. Lorsqu'elle entra dans la magnifique salle de St.-Georges, elle fit le signe de la croix croyant entrer dans une église. Elle revit, sans les reconnaître, quelques salons qu'elle avait déjà parcourus lors de sa présentation, tant elle était alors préoccupée de sa situation et du sujet important qui l'y amenait!

Comme elle passait dans une grande pièce, l'esprit frappé par tant de merveilles, une des dames lui fit remarquer le trône. Elle s'arrêta tout-à-coup saisie de respect et de crainte. « Ah ! » c'est donc là, dit-elle, le trône de » l'empereur ! Voilà donc ce que je » craignais si fort en Sibérie! » L'effroi que lui causait jadis cette idée, le souvenir des bienfaits de l'empereur, la pensée de la délivrance prochaine de son père, remplirent son cœur reconnaissant d'un trouble inexprimable. Elle joignait les mains en pâlissant. « Voilà » donc, répétait-elle d'une voix altérée, » et prête à se trouver mal, le trône de » l'empereur ! » Elle demanda la permission de s'en approcher, et s'avança

toute tremblante, soutenue par ses deux conductrices, vivement touchées elles-mêmes de cette scène inattendue. Prascovie, à genoux au pied du trône, en baisait les marches avec transport, et les mouillait de ses larmes. « O mon » père, s'écriait-elle, voyez où la puis» sance de Dieu m'a conduite ! O mon » Dieu, bénissez ce trône, bénissez ce» lui qui l'occupe, et faites que ses » jours soient remplis de tout le bon» heur dont il m'a comblée ! »

On eut quelque peine à l'entraîner dans un autre appartement; mais elle demanda bientôt à se retirer, fatiguée des vives émotions qu'elle venait d'éprouver, et l'on remit à un autre jour la visite du reste du palais.

Quelque tems après, les deux dames la conduisirent à l'Ermitage. Ce superbe palais, dont les richesses et l'élégance donnent l'idée d'une féerie, lui causa plus de plaisir que tout ce qu'elle avait admiré jusqu'alors. Elle voyait pour la première fois des tableaux, et parut prendre un grand plaisir à les examiner. Elle reconnut d'elle-même plusieurs sujets tirés de l'Écriture-Sainte; mais, en passant devant un grand tableau de Luca Giordano, qui représente Silène ivre, soutenu par des bacchantes et des satyres : « Voilà, dit-» elle, un vilain tableau ! Que repré-» sente-t-il ? » On lui répondit que le sujet était tiré de la fable. Elle demanda de quelle fable. Comme elle n'avait au-

cune idée de la mythologie, il eût été difficile de lui donner une explication satisfaisante. « Tout cela n'est donc pas » vrai ? disait-elle. Voilà des hommes » avec des pieds de chèvre. Quelle folie » de peindre des choses qui n'ont ja- » mais existé, comme s'il en manquait » de véritables ! » Elle apprenait ainsi, à l'âge de vingt et un ans, ce qu'on apprend ordinairement dans l'enfance. Cependant sa curiosité ne la rendait jamais indiscrète ; elle faisait rarement des questions, et tâchait de comprendre, ou de deviner elle-même, ce que ses observations lui présentaient de singulier et de nouveau.

Rien ne l'intéressait autant que de se trouver dans une société de personnes

instruites qui ne faisaient pas attention à elle, et d'entendre leurs discours : elle regardait alors tour à tour chaque interlocuteur à mesure qu'il parlait, et l'écoutait avec une attention particulière, n'oubliant rien de ce qu'elle avait entendu, ou pu comprendre.

Lorsqu'elle était avec ses connaissances intimes, elle ramenait involontairement la conversation sur l'accueil bienveillant que lui avaient fait les deux impératrices. Elle rappelait avec sensibilité chacune de leurs paroles, et ne pouvait en parler sans que des larmes de reconnaissance ne vinssent humecter ses paupières : elle était heureuse alors d'entendre chacun enchérir sur les sentimens d'admiration qu'elle témoignait,

et s'étonnait de ce qu'on n'en parlait pas assez souvent à son gré.

L'ukase du rappel de son père tarda cependant plus qu'elle ne s'y était attendue. Tandis que ses amis aplanissaient les difficultés de cette affaire, Prascovie n'oubliait point les deux prisonniers qui, lors de son départ d'Ischim, lui avaient offert de partager leur petit trésor avec elle. Souvent elle avait parlé d'eux aux personnes qui pouvaient influer sur leur sort ; mais ses protecteurs lui avaient unanimement conseillé de ne pas ajouter cette démarche à celles qu'on faisait en faveur de son père, et la crainte seule de nuire à la cause de ses parens avait pu l'empêcher de suivre ses bonnes intentions. Heureusement pour

ces malheureux, la bonté de l'empereur lui donna l'occasion de leur être utile. Lorsque l'ukase définitif de la délivrance de son père fut expédié en Sibérie, en lui faisant annoncer cette heureuse nouvelle, Sa Majesté chargea le ministre de lui demander si elle n'avait rien à désirer personnellement pour elle-même. Elle répondit aussitôt que, si l'empereur voulait encore lui accorder une grâce après l'avoir comblée de bonheur par la délivrance de son père, elle le suppliait d'accorder la même faveur aux deux infortunés compagnons de ses parens. M. de K*** rendit compte à l'empereur de la noble reconnaissance qui portait la jeune fille à sacrifier les faveurs de Sa Majesté, pour rendre service à deux hommes qui

lui avaient offert quelques kopeks à son départ de la Sibérie. Son désir fut exaucé, et l'ordre de leur rappel partit avec celui qui concernait son père. Ainsi, le mouvement de générosité qui avait porté ces deux hommes à secourir, de leurs faibles moyens, la voyageuse à son départ, leur valut la liberté.

Prascovie, ayant obtenu tout ce qu'elle désirait, songea bientôt à remplir ses vœux, et repartit en pélerinage pour Kiew. Ce fut en remplissant ce pieux devoir, et en méditant sur tout ce que la Providence avait fait en sa faveur, qu'elle prit la détermination irrévocable de consacrer ses jours à Dieu. Tandis qu'elle se préparait à ce sacrifice, et qu'elle prenait le voile à Kiew,

son père recevait, en Sibérie, la nouvelle inattendue de sa liberté : sa fille était partie depuis plus de vingt mois, et, par une fatalité inexplicable, ses parens n'avaient jamais reçu de ses nouvelles. Pendant cet intervalle, l'empereur Alexandre était monté sur le trône : à son heureux avénement, un grand nombre de prisonniers avaient été rappelés; mais ceux d'Ischim n'étaient pas du nombre. Le sort de Lopouloff et de sa femme n'en était devenu que plus cruel. Privés désormais de tout espoir, ainsi que de la présence de l'enfant chéri qui leur avait aidé à supporter la vie, ils étaient prêts à succomber sous le poids de leurs maux, lorsqu'un courrier du gouverneur de Tobolsk vint les tirer

de cet abîme. Ils reçurent, avec l'ukase de leur délivrance, un passeport pour rentrer en Russie, et une somme d'argent pour leur voyage.

Cet événement, et les circonstances qui l'avaient amené, firent beaucoup de bruit en Sibérie. Les habitans d'Ischim, qui connaissaient Lopouloff, ainsi que les prisonniers qui se trouvaient dans le village, vinrent chez lui dès qu'ils en eurent connaissance. Ceux de ses anciens compagnons d'infortune qui tournaient en ridicule l'entreprise de Prascovie, ceux surtout qui lui avaient refusé les secours dont ils pouvaient disposer pour son voyage, auraient bien voulu maintenant y avoir contribué. Lopouloff reçut les félicitations de tout le

monde avec reconnaissance, et son bonheur aurait été complet, sans le regret qu'il éprouvait de laisser en captivité ses deux amis dont il ignorait encore la bonne fortune.

Ces deux hommes, déjà vieux, étaient en Sibérie depuis la révolte de Pougatcheff, dans laquelle ils avaient été malheureusement impliqués dans leur jeunesse. Lopouloff s'était plus étroitement lié avec eux depuis le départ de sa fille : eux seuls, parmi toutes ses connaissances, avaient pris un intérêt sincère au sort de la voyageuse. Pendant long-tems leurs entretiens ne roulaient que sur elle, et sur les chances heureuses ou malheureuses qu'ils prévoyaient tour à tour, suivant que la crainte ou l'espé-

rance les agitait. Lopouloff offrit de leur laisser une partie des secours qu'il avait reçus ; mais ils n'acceptèrent pas son offre. « Nous n'en avons pas besoin, dit » l'un d'eux, et j'ai encore la pièce d'ar- » gent que votre fille a refusée à son » départ. »

Il n'entrait dans ce refus aucune jalousie; mais un profond découragement accablait ces deux infortunés depuis la nouvelle qui les séparait de leur unique ami. Ils se rappelèrent la promesse que leur fit, en partant, Prascovie, de s'intéresser à eux, persuadés, ainsi que tous les habitans d'Ischim, d'après mille bruits qui couraient dans le public, de la faveur sans bornes qu'elle avait obtenue : ils se crurent oubliés ; et, n'osant

se plaindre à son père, ils renfermaient en leur cœur le sombre chagrin qui les dévorait.

La veille du jour où Lopouloff devait les quitter, ils voulurent prendre congé de lui pour n'avoir pas la douleur d'assister à son départ : ils sortirent de chez lui à neuf heures du soir, et se retirèrent le cœur navré de toutes les douleurs que les hommes peuvent supporter sans mourir.

Après leur départ, Lopouloff et sa femme pleurèrent long-tems sur le sort de leurs deux amis. « Sans doute, di-
» saient-ils, notre fille ne les a pas ou-
» bliés; peut-être encore, avec le tems,
» obtiendra-t-elle leur grâce : nous l'en-
» gagerons à faire de nouvelles démar-

» ches en leur faveur. » Avec ces idées consolantes, ils se couchèrent pour être prêts à partir le lendemain de bonne heure.

Ils étaient à peine endormis, qu'ils entendent frapper fortement à la porte; le même feldiegre [1] qui leur avait apporté la bonne nouvelle, n'ayant pas trouvé le capitaine ispravnik [2] auquel était adressée la dépêche, et connaissant leur logement, revenait avec la grâce des deux amis. Lopouloff se leva préci-

[1] Mot tiré de l'allemand, qui signifie *chasseur de campagne*. Les *feldiegres* sont un corps avec des grades et un habit militaires; ils remplissent en Russie les fonctions de courriers d'état et de cabinet.

[2] Les capitaines ispravniks ont à peu près les mêmes fonctions que celles de nos sous-préfets.

pitamment pour le conduire chez eux.

Les deux malheureux s'étaient retirés dans le plus affreux désespoir. En rentrant dans leurs chaumières désertes, ils s'assirent sur un banc dans l'obscurité, et gardèrent un profond silence. Que pouvaient-ils se dire? Ils avaient perdu toute espérance, et l'exil éternel pesait maintenant sur eux avec une nouvelle force.

Depuis deux heures, ils souffraient à la fois leurs maux présens, et ceux que leur présageait un sombre avenir, lorsque la lueur d'une lanterne vint éclairer tout-à-coup la petite fenêtre de leur réduit : ils écoutent; plusieurs personnes marchent et parlent auprès de la chaumière. On frappe; une voix amie et bien

connue se fait entendre : « Amis ! ou-
» vrez ! Grâce ! Grâce aussi pour vous !
» Ouvrez ! »

Aucune langue ne peut décrire une semblable situation. Pendant quelques minutes on n'entendit que des phrases entrecoupées : « Grâce ! L'empereur !
» Que Dieu le bénisse ! Que Dieu soit
» loué ! Qu'il comble de ses faveurs la
» bonne Prascovie qui ne nous a pas ou-
» bliés ! » Jamais habitation humaine n'avait renfermé des êtres plus heureux ; jamais il n'exista de passage plus rapide du comble de l'infortune au bonheur le plus inespéré.

Le capitaine ispravnik, ayant appris, en rentrant chez lui, qu'un feldiegre le cherchait, courut lui-même chez les

deux amis, et décacheta la dépêche qui contenait deux passeports pour eux, et une lettre de Prascovie à son père. Elle écrivait qu'après avoir obtenu cette nouvelle grâce elle n'aurait osé solliciter encore des secours pour le voyage de ses anciens compagnons ; mais que Dieu y avait pourvu en récompense de l'offre généreuse qu'ils lui avaient faite lors de son départ de Sibérie : elle avait joint à sa lettre la somme de deux cents roubles en assignations.

Cependant elle attendait à Kiew, avec la plus vive impatience, la nouvelle du retour de son père ; il lui semblait, en faisant le calcul du tems, qu'il aurait pu lui écrire.

En prenant le voile à Kiew, elle n'a-

vait point l'intention de s'y fixer, voulant s'établir pour toujours dans le couvent de Nijeni [1], comme elle l'avait promis à l'abbesse : elle écrivit à cette dernière lorsque ses dévotions furent achevées, et partit bientôt après pour se rendre près d'elle. Cette bonne supérieure l'attendait avec impatience, et ne lui avait point appris l'arrivée de son père pour lui réserver une surprise agréable. Lopouloff et sa femme étaient à Nijeni depuis quelque tems. Prascovie, en arrivant, se prosterna aux pieds de l'abbesse, qui s'était rendue à la porte du monastère, avec toutes ses

[1] Les religieuses, en Russie, ne font point le vœu de clôture.

religieuses, pour la recevoir. « N'a-t-on » point de nouvelles de mon père, de- » manda-t-elle aussitôt? — Venez, mon » enfant, lui dit la supérieure, nous en » avons de bonnes; je vous les donne- » rai chez moi. » Elle la conduisit le long des cloîtres et du couvent sans rien ajouter. Les religieuses gardaient le silence, et leur air mystérieux l'aurait inquiétée, sans le sourire de bienveillance qu'elle voyait sur tous les visages.

En entrant chez l'abbesse, elle trouva son père et sa mère auxquels on avait également caché son arrivée. Dans le premier moment de surprise qu'ils éprouvèrent en voyant leur fille chérie en habit religieux, et pressés à la fois par un sentiment de reconnaissance et

de douleur, ils tombèrent à genoux devant elle; à cette vue, Prascovie fit un cri douloureux, et, se mettant elle-même à genoux : « Que faites-vous, » mon père? s'écria-t-elle; c'est Dieu! » Dieu seul qui a tout fait! Remercions » sa Providence pour le miracle qu'elle » a opéré en notre faveur. » L'abbesse et ses religieuses, touchées de ce spectacle, se prosternèrent elles-mêmes et réunirent leurs actions de grâces à celles de l'heureuse famille.

Les plus tendres embrassemens succédèrent à ce mouvement de piété; mais d'abondantes larmes roulaient des yeux de la mère, lorsqu'elle les fixait sur le voile de sa fille.

Le bonheur dont jouissait la famille

Lopouloff, depuis sa réunion, ne pouvait être de longue durée. L'état religieux qu'avait embrassé Prascovie condamnait les vieux parens à vivre séparés de leur fille, et cette nouvelle séparation leur paraissait plus cruelle encore que la première, parce qu'elle était alors sans espérance. Leurs moyens ne leur permettaient pas de s'établir à Nijeni; sa mère avait des parens à Wladimir qui les invitaient à se rendre auprès d'eux : la nécessité les contraignit à prendre ce dernier parti. Après avoir passé huit jours dans une alternative continuelle de joie et de tristesse, troublés dans leur félicité par la pensée de leur éloignement prochain, ils songèrent à partir pour leur nouvelle desti-

nation; la bonne mère surtout était inconsolable. « A quoi nous a servi, di-
» sait-elle, cette liberté tant désirée ?
» Tous les travaux, tous les succès de
» notre fille chérie n'étaient donc des-
» tinés qu'à l'arracher pour toujours de
» nos bras! Que ne sommes-nous encore
» en Sibérie avec elle ! » Telles étaient les plaintes de la malheureuse mère.

C'est une grande douleur, à toutes les époques de la vie, de se séparer pour toujours de ses proches et de ses amis; mais combien cette destinée est plus affreuse encore, lorsque l'âge pèse déjà sur nous, et que nous n'attendons plus rien de l'avenir !

En prenant congé de ses parens, dans l'appartement de la supérieure, Pras-

covie leur promit d'aller leur faire visite, à Wladimir, dans le courant de l'année ; ensuite la famille, accompagnée de l'abbesse et de quelques religieuses, se rendit à l'église. La jeune novice, quoique aussi sensible que sa mère à cette douloureuse séparation, se montrait plus forte et plus résignée, et cherchait à l'encourager. Cependant, pour prévenir les transports de sa douleur dans les derniers momens, après avoir prié quelques instans avec elle aux pieds des autels, elle s'éloigna doucement, entra dans le chœur où se trouvaient les autres religieuses, et parut au travers de la grille. « Adieu, mes bons » parens, leur dit-elle ; votre fille ap- » partient à Dieu, mais elle ne vous

» oubliera pas. Père chéri, mère ten-
» dre, faites, faites le sacrifice que Dieu
» vous commande, et qu'il vous bénisse
» mille fois ! » Prascovie, trop émue, s'appuya contre la grille; des larmes long-tems retenues couvrirent son visage. La malheureuse mère, hors d'elle-même, s'élança vers sa fille en sanglotant : l'abbesse fit un signe de la main; au même instant un rideau fut tiré. Les religieuses entonnèrent le psaume : *Heureux les hommes irréprochables dans leur foi qui marchent dans la loi du Seigneur !* On entraîna Lopouloff et sa femme à la porte de l'église, où leur voiture les attendait : ils avaient vu leur fille pour la dernière fois.

La nouvelle religieuse s'assujettit sans

peine à la règle austère du couvent : elle mettait à l'exécution de ses devoirs la plus grande exactitude, et gagna de plus en plus l'estime et l'affection de toute la communauté ; mais sa santé, qui s'affaiblissait visiblement, ne pouvait supporter la vie pénible que son nouvel état exigeait d'elle : sa poitrine était attaquée. Le couvent de Nijeni, construit sur une montagne battue par les vents, était dans une situation défavorable pour ce genre de maladie. Après qu'elle eut passé un an dans cette maison, les médecins lui conseillèrent de changer de séjour.

L'abbesse, que des affaires appelaient à Pétersbourg, résolut d'emmener avec elle Prascovie. Outre l'espoir de favo-

riser par ce voyage le rétablissement de sa santé, la bonne dame pensait avec raison que la réputation de sa novice, et l'affection que tout le monde lui portait dans la capitale, seraient utiles aux intérêts du couvent. Prascovie devint une solliciteuse aussi active que désintéressée. Mais, se conformant aux convenances qu'exigeait d'elle son nouvel état, elle ne se répandit point dans la société comme la première fois, et vit seulement les personnes que la reconnaissance et l'amitié lui faisaient un devoir de cultiver.

A cette époque, ses traits étaient déjà fort altérés par l'éthisie prononcée qui la minait sourdement; mais, dans cet état même de dépérissement, il eût été

difficile de trouver une physionomie plus agréable, et surtout plus intéressante que la sienne. Elle était d'une taille moyenne, mais bien prise; son visage, entouré d'un voile noir qui couvrait tous ses cheveux, était d'un bel ovale. Elle avait les yeux très-noirs, le front découvert, une certaine tranquillité mélancolique dans le regard, et jusque dans le sourire.

Elle connaissait la nature et tous les dangers de sa maladie : toutes ses pensées étaient tournées vers un autre monde qu'elle attendait sans crainte et sans impatience, comme une vaillante ouvrière qui a fini sa journée, et qui se repose en attendant la récompense qui lui est due.

Quand les affaires de l'abbesse furent terminées, les deux religieuses se disposèrent à retourner à Nijeni. La veille de son départ, Prascovie sortit pour prendre congé de quelques amis qui lui avaient envoyé leur voiture : en entrant dans leur maison, elle trouva sur l'escalier une jeune fille assise sur les dernières marches, et dans le costume de la plus grande misère. La mendiante, la voyant suivie d'un laquais à livrée, se leva péniblement pour lui demander l'aumône, et lui présenta un papier qu'elle tira de son sein. « Mon père est » paralytique, lui dit-elle, et n'a d'au- » tres secours que l'aumône que je re- » çois ; je suis moi-même malade, et » bientôt je ne pourrai plus l'aider. »

Prascovie prit le papier d'une main empressée et tremblante : c'était une attestation de pauvreté et de bonne conduite donnée par le prêtre de la paroisse. Elle se souvint aussitôt du tems malheureux où, assise sur les marches de l'escalier du sénat, elle sollicitait vainement la pitié du public. La ressemblance qu'elle voyait entre le sort de cette pauvre fille et celui qu'elle avait elle-même éprouvé l'émut profondément : elle lui donna le peu d'argent qu'elle avait, et lui promit d'autres secours. Les personnes dont elle allait prendre congé s'empressèrent, à sa recommandation, de faire du bien à cette infortunée, et devinrent, depuis cette époque, les protecteurs de son père.

Avant de partir de Pétersbourg, elle avait demandé la dispense de la loi qui défend aux novices de faire leurs vœux définitifs avant l'âge de quarante ans : elle ne négligea rien pour obtenir cette grâce qui lui fut toujours refusée.

En retournant à Nijeni, l'abbesse s'arrêta quelques jours à Novogorod, dans un couvent de religieuses, dont la règle moins austère et la situation auraient été convenables à la santé de la pauvre novice. Celle-ci s'était particulièrement liée, au couvent de Nijeni, avec une jeune compagne qui avait une sœur dans le couvent de Novogorod où elle se trouvait maintenant. Pendant le séjour que Prascovie fit auprès d'elle, cette dernière s'efforça de gagner son amitié ; elle

lui apprit que sa sœur avait obtenu de changer de monastère et de venir à Novogorod, et lui conseilla de l'y accompagner. L'abbesse, qui voyait sa novice chérie dépérir sous ses yeux, y consentit elle-même, malgré la tendre affection qu'elle lui portait, et fit, en arrivant à Nijeni, toutes les démarches nécessaires.

Prascovie quitta bientôt son ancien monastère, emportant avec elle les regrets sincères de toute la communauté, et des personnes de la ville qui l'avaient connue. Elle employa les deux premiers mois de son séjour à Novogorod à faire construire une petite maison de bois, contenant deux cellules pour elle et son amie, parce qu'il ne s'en trouva point

de vacantes à leur arrivée, et fut très-contente de son nouvel asile. Ses compagnes, qui la connaissaient déjà personnellement, regardèrent son entrée dans leur couvent comme une faveur particulière du ciel, et s'empressèrent de remplir pour elle les devoirs trop pénibles qui ne s'accordaient pas avec sa santé. Ces soins, et la tranquillité dont elle jouissait, prolongèrent ses jours jusqu'en 1809.

Déjà les médecins, depuis long-tems, désespéraient de sa vie ; mais, quoique elle-même en eût fait le sincère sacrifice, elle ne croyait point encore sa fin prochaine. C'est sans doute par un bienfait de la Providence que, dans cette cruelle maladie pour laquelle il n'est

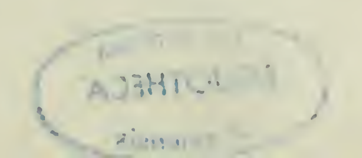
plus de remède, la vie semble se ranimer et donner quelque moment d'espoir à l'être qu'elle va bientôt abandonner, comme pour lui cacher les approches de cette heure terrible que personne ne doit connaître.

Prascovie, la veille de sa mort, se promena quelque tems dans les cloîtres avec moins de fatigue qu'à l'ordinaire : enveloppée chaudement dans une pelisse, elle s'assit à la porte du couvent. Le soleil d'hiver semblait la ranimer; l'aspect de la neige brillante lui rappelait la Sibérie et les tems écoulés. Un traîneau de voyageurs passa devant elle et s'éloigna rapidement : l'espérance fit encore une fois palpiter son cœur. « Le » printems prochain, dit-elle à son

» amie, si je me porte mieux, j'irai
» faire une visite à mes parens à Wladi-
» mir, et vous m'accompagnerez, n'est-
» ce pas ? » En disant ces mots, le plaisir brillait dans ses yeux, mais la mort était sur ses lèvres. Sa compagne tâchait de lui montrer un visage riant, et de retenir ses larmes prêtes à couler.

Le lendemain, 8 décembre, jour de la fête de Sainte-Barbe, elle eut encore la force d'aller à l'église pour communier; mais le soir, à trois heures, elle se trouva plus mal et se plaça sur son lit sans se déshabiller, pour prendre du repos. Plusieurs religieuses étaient dans sa cellule, et, ne la croyant pas en danger, parlaient haut et riaient entre elles dans le but de l'amuser : cepen-

dant la présence de tant de monde la fatiguait. Lorsqu'elle entendit le son de la cloche qui les appelait aux prières du soir, elle les engagea d'aller à l'église en se recommandant à leurs prières. « Aujourd'hui, leur dit-elle, vous » prierez encore Dieu pour ma santé ; » mais, dans quelques semaines, vous » prierez pour le repos de mon ame. » Son amie resta seule dans sa cellule. Prascovie la pria de lui dire les prières du soir, comme elle en avait l'habitude, et pour accomplir sa tâche jusqu'à la fin. La religieuse, à genoux près de son lit, se mit à chanter doucement les prières ; mais, après les premiers versets, la malade lui fit signe de la main en souriant. Son amie s'approcha d'elle,



et pouvait à peine l'entendre. « Ma » chère amie, lui dit-elle, ne chantez » plus ; cela m'empêche de prier : ré- » citez seulement. »

La religieuse se remit à genoux ; pendant qu'elle psalmodiait les prières, la mourante faisait de tems en tems des signes de croix. La nuit devint sombre.

Lorsque les religieuses revinrent avec de la lumière, Prascovie n'existait plus. Sa main droite était restée sur sa poitrine, et l'on voyait, à la disposition de ses doigts, qu'elle était morte en faisant le signe de la croix.

FIN DE LA JEUNE SIBÉRIENNE.



TABLE.

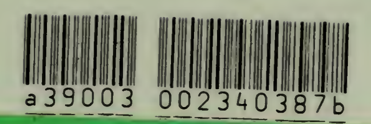
Pages.

FIN DU TOME SECOND.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

SEP 10 1986
SEP 04 1986


a39003 002340387b

